15 NOVEMBRE 1952

Illinois U Library
France

N° 370 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS CE NUMÉRO

★

L'OFFENSIVE FRANÇAISE sur le
FLEUVE ROUGE
par notre envoyé spécial
LUCIEN BODARD

★

LA GRANDE RONDE DES COMÉDIENS
Une enquête de
Gérard CAILLET

★

EN MARGE DU PROCÈS D'YVONNE CHEVALLIER

FIANÇAILLES PRINCIÈRES

En même temps qu'on annonçait que le roi Baudouin n'assisterait pas au couronnement de S. M. Elizabeth II et s'y ferait représenter par son frère cadet, on apprenait que la princesse Joséphine-Charlotte de Belgique épouserait bientôt à Bruxelles le prince héritier de Luxembourg, Jean. Les Belges verront avec regret s'éloigner de leur pays — bien peu — la princesse, dans laquelle ils aiment à retrouver la regrettée reine Astrid.

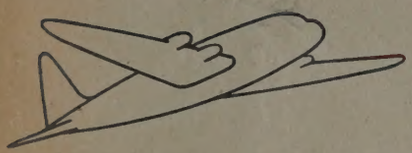
" TOURISTES ...

.. qui visiterez LA CORSE

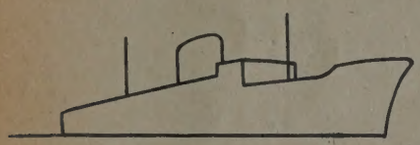
PENDANT VOS PROCHAINES VACANCES

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER,
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI



L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES



LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL

SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES DU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES

LES BEAUTÉS

DE LA **CORSE** ★

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Pour son premier discours du trône

S. M. Elizabeth II arrive aux « Lords »

(PHOT. UNITED PRESS)

(Voir notre reportage photographique pages 510 et 511.)

NOS TROUPES SONT PASSÉES A L'ATTAQUE SUR LE FLEUVE ROUGE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

L'OFFENSIVE française dans la vallée du fleuve Rouge est le fait nouveau de la guerre du Tonkin. A vrai dire, depuis plusieurs jours déjà une riposte française était dans l'air. Cela se sentait aux conciliabules d'état-major comme aux innombrables mouvements de troupes. Certains de ces mouvements étaient faux. Ceux-là étaient faits selon les règles de l'intoxication, cet art militaire consistant à tromper l'adversaire sur ses intentions réelles par des séries de manœuvres truquées. L'intoxication est d'ailleurs en train de prendre, dans cette guerre d'Indochine, des proportions gigantesques. Elle est pratiquée avec une égale virtuosité par les Français et les Vietminh.

Quoi qu'il en fût, le 29 octobre au matin éclatait la nouvelle. Les forces françaises franchissaient la rivière Noire à 3 kilomètres de son confluent avec le fleuve Rouge. Dans la journée même elles avançaient d'une dizaine de kilomètres en territoire ennemi et s'emparaient de Hung-Hoa, de ce qui avait été une ville et n'était plus qu'un nom géographique. Seule l'église se dressait intacte au milieu des ruines.

DANS UN TERRAIN DÉTREMPÉ PAR LA PLUIE L'AVANCE EST DIFFICILE

CE n'est cependant nullement la poussée éclair. Ce front français est celui de la boue, des soldats pataugeant dans les rizières et les marécages, de la pluie diluvienne faisant encore gonfler les eaux de cette terre aquatique. Tout cela est d'autant plus sinistre que c'est aussi la terre sans population — celle de la solitude. Il s'agit d'une « marche » vietminh, de la zone frontière vietminh avec le delta aux mains des Français et des nationalistes. Et par avance tout était brûlé.

Actuellement l'on ignore l'ampleur de cette offensive. Il suffit cependant d'aller jusqu'à la rivière Noire, au delà de Sontay, pour se rendre compte que l'affaire est d'importance. Cela commence par un gigantesque embouteillage. Des centaines de véhicules — des jeeps, des half-tracks, des camions, des automitrailleuses, des chars, des ambulances, des canons — attendent leur tour. Il y a là tout le nécessaire de la guerre portée, qu'il faut transporter de l'autre côté de la rivière, large de près de 300 mètres.

Ce matériel passe lentement par des « portières ». Mais le génie lance un pont de bateaux — le plus grand qui aura jamais été réalisé en Indochine. D'arrache-pied travaillent les soldats pontonniers. C'est une lutte contre les heures. C'est aussi une lutte contre la pluie qui tombe sans arrêt depuis deux jours. La rivière Noire a monté brusquement de 2 mètres — et le courant est devenu absolument impétueux. C'est autant de retard dans un moment crucial, celui où l'on construit une tête de pont qui servira de base de départ.

Le secret est total aussi sur l'objectif. Tout le monde se pose cette question : « Jusqu'où ira l'offensive ? » Elle a démarré par la rive sud du fleuve Rouge. Mais, sur les 100 kilomètres séparant Hung-Hoa — occupé dès le 29 octobre — des grandes bases vietminh situées à proximité de Yenbay, c'est une région épouvantable, surnommée la Mésopotamie. Il s'agit d'une étendue de marécages, au milieu desquels surgissent d'étranges petits îlots, qui sont des collines toutes rondes et couvertes de jungle. Il existe bien une route, qui, selon le système tonkinois, est constituée par le haut d'une digue. Les Vietminh l'ont même soigneusement entretenue. Elle est recouverte de macadam à certains endroits. (Les Vietminh en sont arrivés à ce stade militaire où les routes sont considérées comme des instruments stratégiques de première nécessité.) Mais, naturellement, les Français, dès les premiers kilomètres, y ont trouvé d'énormes coupures. Et celles-ci se multiplieront au fur et à mesure. Actuellement des milliers de nha-qués sont certainement en pleine besogne de démolition. Et dans quelques jours la route n'existera plus. Il faudra la recréer pour pouvoir avancer.

Progresser — progresser, ce sera une immense tâche matérielle, un labeur de forçats. Ce sera une véritable empoignade avec les éléments. Et il s'y ajoutera les Viets. Certes, la résistance ennemie s'est limitée, en ces premiers jours, à quelques guérilleros, à quelques troupes régionales, à des gens qui lâchent des rafales de mitrailleuse et des coups de fusil en se retirant. Mais il en sera tout autrement quand les réguliers seront là.

NOS GROUPES MOBILES DOIVENT D'ABORD LUTTER CONTRE LES ÉLÉMENTS

A VRAI dire, on est en plein mystère. On ne sait pas jusqu'où iront les Français. On ne sait pas par quels procédés, avec quelles forces résisteront les Vietminh. Et cependant, si l'avance française s'accentuait, il faudrait bien que l'ennemi combattît pour l'arrêter. Car un moment viendra où la progression de nos groupements mobiles risquera de couper les voies de communication ennemies, celles qui ravitaillent les divisions d'Ho Chi Minh dans les pays thaïs. Cette remontée du fleuve Rouge est — à lire la carte — une menace mortelle pour l'ennemi. Mais, de notre côté, c'est presque une aventure.

Et, surtout, 50 kilomètres seulement séparent nos groupes mobiles de Hung-Hoa du corps de bataille ennemi concentré près de la rivière Noire, la moyenne rivière Noire des pays thaïs, celle qui nous sert de front devant Sonla et Laichau. Mais ce sont 50 kilomètres de jungle et de montagnes, qui représentent près d'une semaine de marche.

Pendant ce temps la pluie tombe, torrentielle. Et je pense à tout ce que cela représente de souffrance supplémentaire pour nos soldats, qui déjà avancent dans une nappe d'eau et qui seront aussi trempés par en haut que par en bas. J'apprends, au moment où j'écris ces lignes, que des éléments français ont franchi le fleuve Rouge et se sont emparés de Phuto. Rien que des ruines et pas d'ennemi.

UN DEUXIÈME FRONT DEMEURE SUR LA RIVIÈRE NOIRE

LE drame de Nghialo s'est terminé sur la merveilleuse épopée de ce bataillon de parachutistes qui, dans un véritable marathon de la mort, a échappé aux encerclements vietminh. Le commandant Bigeard, son chef, a ramené presque tous ses hommes et des centaines de partisans sur la moyenne rivière Noire, notre nouveau front des pays thaïs.

Je me souviens de ces jours anxieux où l'on se demandait : « Que sont devenues les garnisons de Sonbuc, de Banmo, de Tan-Uyen, de dizaines de postes et de sonnettes submergés par la marée vietminh ? » Certes, l'ordre d'évacuation générale avait été donné à toutes nos forces d'entre le fleuve Rouge et la rivière Noire. Mais combien de tous ces gens arriveraient-ils ?

Il y eut tout d'abord les retraites organisées. Celle des parachutistes, qui fut un combat continuel. Celle, sans un coup de feu, des garnisons de la région de Tan-Uyen. C'était un ensemble de postes et un carrefour de routes à environ 80 kilomètres à l'ouest de Nghialo. Après la chute de cette dernière place, le commandement décida l'évacuation de Tan-Uyen avant même l'attaque vietminh. Il en résulta une immense colonne qui, quatre jours durant, marcha à travers la jungle. L'arrivée faillit être un drame. Le convoi, aux approches de la rivière Noire, s'apprêtait à emprunter la piste qui avait été celle des parachutistes et qui était occupée par des milliers de Vietminh en embuscade. Ce ne fut qu'à la dernière minute que la colonne fut déroutée et jetée sur des pistes vertigineuses.

Mais en même temps, individuellement ou par petits paquets, arrivaient des partisans thaïs. Ceux-ci, au moment où leurs postes avaient été submergés, s'étaient jetés dans la jungle, cette jungle où les hommes ne se voient pas, où les mauvais coups se préparent impunément, mais où les victimes trouvent refuge. La jungle, qui avait favorisé les Vietminh dans leur offensive, s'était retournée contre eux au moment de l'exploitation des succès : des garnisons entières y avaient disparu.

OU LES PARTISANS THAÏS VIENNENT GROSSIR LEURS RANGS

ET, quelques jours ou quelques semaines après, des hommes exténués arrivaient jusqu'à nos éléments de recueil maintenus au nord de la rivière Noire. Ils étaient à bout de forces. Car ils avaient marché à travers la jungle même, souvent par les crêtes, en évitant les pistes déjà aux mains des Vietminh. Le jour ils se cachaient au plus profond des taillis et ne repartaient que la nuit. Ainsi réapparurent trente partisans de Muong Cheng, de ce petit poste qui s'était sacrifié, qui avait tenu trois heures durant contre les assauts furieux des Vietminh pour permettre l'écoulement de la colonne des parachutistes. Ainsi réapparurent vingt hommes de Banmo, un poste qui avait été assailli pendant quatre jours par plusieurs bataillons ennemis. Un quart de la garnison avait été tué dans cette résistance héroïque. Un autre quart avait été fait prisonnier lorsque l'ennemi s'était finalement engouffré dans la brèche faite à coups de bazooka. Le reste avait pu s'enfuir.

De ces partisans, certains s'étaient évadés après leur capture. Voici le récit de l'un d'eux : « J'avais été fait prisonnier lorsque mon poste avait été submergé. Les Vietminh nous firent partir pour une destination inconnue. Nous marchions en file le long d'une piste. Les Français ne pouvaient pas s'échapper. Les Vietminh leur avaient enlevé leurs chaussures et leur avaient attaché les mains. De plus, il y avait un gardien par Français. Les Vietminh faisaient beaucoup moins attention aux partisans thaïs. Un seul soldat surveillait dix partisans. Aussi, je profitai de la première occasion : lorsque la colonne fut mitraillée par un chasseur, je me jetai dans un ravin. Je gagnai ensuite une haute montagne habitée par des Meos, qui me donnèrent à manger. Et, de là, en allant de

sommet en sommet, je pus rejoindre la rivière Noire. »

Finalement, les pertes, grâce à cette récupération par la jungle, n'ont cessé de se réduire. Et déjà à Sonla le premier bataillon thaï est en cours de reconstitution. Des recrues nouvelles ont remplacé les hommes qui avaient disparu.

VISITE A NASAM, NOUVEAU CAMP DU DRAP D'OR

Dès l'effondrement du dispositif basé sur Nghialo et Tan-Uyen, le commandement français créait de toutes pièces un nouveau front défensif sur la moyenne rivière Noire en avant de Nasam et de Sonla.

Ce fut la course de l'avion contre le coolie.

Sous la couverture de la jungle cheminaient toutes sortes de colonnes et de convois ennemis. Derrière les troupes progressant vers la rivière Noire allaient et venaient des dizaines de milliers de coolies chargés de riz et de munitions. L'ennemi faisait ses nouvelles concentrations afin de bondir en avant.

Pendant ce temps, par-dessus les jungles et les montagnes, fonctionnait le pont aérien, vers Nasam, la nouvelle grande base de la guerre aéroportée. Quinze jours auparavant ce n'était qu'une piste médiocre entourée par la brousse et uniquement destinée à desservir Sonla, la grande bourgade des Thaïs noirs. Deux semaines durant tous les Dakotas civils et militaires du Tonkin, en une navette quasi permanente, avaient apporté tout ce qu'il fallait pour la guerre : des troupes, des canons, des véhicules, des bulldozers, des mines, du barbelé, du ciment, des rations, du riz, des médicaments. Quotidiennement ce Nasam auparavant quasi désertique avait reçu de soixante à quatre-vingts avions.

L'aérodrome est la base même de la défense, il est beaucoup plus important que Sonla, à 25 kilomètres à l'ouest, qui était autrefois la forteresse essentielle des pays thaïs. En fait, Nasam se trouve dans une cuvette entourée par des pitons et de la jungle. Mais les spécialistes de ce genre de guerre disent : « C'est quand même ici beaucoup plus dégagé qu'à Hoa-Binh. » En effet, Hoa-Binh était un entonnoir dominé de toutes parts par des hauteurs abruptes, en possession de l'ennemi. A Nasam les pitons, quand même beaucoup plus modestes, sont tenus solidement par nous grâce à des points d'appui construits en quelques jours.

NOUS SOMMES ENGAGÉS DANS LA PLUS GRANDE GUERRE DE JUNGLE DE L'HISTOIRE

Quand j'arrivai à Nasam les installations de la défense rapprochée étaient déjà terminées. Elles étaient établies surtout sur les collines avoisinantes, de façon que les Vietminh ne pussent les occuper et, de là, tirer à loisir sur la piste. Là était la nouveauté essentielle : il fallait avant tout que les avions pussent atterrir et décoller en toute sécurité, sans servir de cibles et flamber.

Il y avait peu de troupes à Nasam même. Les bataillons étaient déjà en position dans la jungle aux points stratégiques. Car, contrairement à Hoa-Binh, la bataille de Nasam sera une bataille de surface. Elle se livrera essentiellement dans un terrain tenu par nous — autour de nos postes avancés, sur la rive sud de la rivière Noire, sur les pistes et les défilés de la montagne. Il est certain que les Vietminh, sur des troncs de bananiers et des radeaux, s'infiltreront à travers cette rivière Noire qui n'est qu'un couloir entre deux parois de jungle. Les combats principaux se dérouleront non sur la rivière Noire elle-même, mais dans le massif qui la borde au sud et la sépare des cuvettes de Nasam et de Laichau. De plus, les Vietminh peuvent essayer de contourner nos défenses en se glissant, à partir de la région de Vanyen, entre la frontière du Laos et notre base de Nasam.

Le commandement français estime que l'offensive ennemie est menée par vingt-cinq mille réguliers, ravitaillés par vingt-cinq mille coolies. On est engagé dans la plus grande guerre de jungle de l'histoire — après celle des Anglais en Birmanie pendant la seconde guerre mondiale.

LES VRAIES BATAILLES COMMENCERONT BIENTOT

Il y a aussi un troisième front au Tonkin. C'est celui de la rivière du Day, dans le sud du delta.

Depuis plus d'un mois les Vietminh ont essayé de pousser dans le delta la majeure partie des divisions 320 et 304, qui avaient passé l'été dans les montagnes calcaires qui, au sud, limitent brutalement la plaine tonkinoise. Ces forces devaient se joindre aux éléments depuis longtemps infiltrés — qui étaient estimés à six bataillons réguliers — aux deux régiments autonomes 42 et 46, à de nombreux bataillons régionaux. Après la jonction, tout cet ensemble devait se lancer dans une grande guerre pour le delta.

Cette fois, les Français avaient établi par avance deux véritables « cordons sanitaires » sur les deux grandes voies d'eau, le Day et le fleuve Rouge. Ces barrages consistaient en une série de « sonnettes » et de postes, qui, à la moindre alerte, à la moindre tentative d'infiltration, faisaient appel à nos forces de choc, à des groupes mobiles. Enfin, le verrouillage était complété par la marine, patrouillant sur les grandes artères fluviales.

Les Vietminh n'essayèrent pas de percer par des batailles frontales. Ils essayèrent de s'insinuer par petits paquets. Dans cette région, encore complètement inondée, ils se risquaient de nuit sur des flottilles de barques. Ils ont perdu juqu'à présent la bataille des barques. Le commandement français estime que seulement trois bataillons réussirent à passer. A la porte, impatients d'entrer, il y a encore un régiment du 304 et deux régiments du 320.

Mais il est évident que l'ennemi va persister dans ses tentatives et qu'à un moment donné éclatera aussi la bataille du delta.

Les combats qui se sont déroulés jusqu'à présent n'ont été, malgré leur violence, que des escarmouches d'avant-garde. Les vraies batailles commenceront bientôt. Et elles auront une intensité qui dépassera tout ce qui a été connu jusqu'à présent en Indochine.

Défensive sur la rivière Noire, offensive au nord-ouest du delta : les deux armées cherchent mutuellement à se saisir.

AUX QUATRE COINS

TITO DÉNONCE L'EXPANSIONNISME SOVIÉTIQUE

Pour avoir brillé longtemps parmi les étoiles de première grandeur du communisme stalinien avant de passer au rang des « vipères lubriques », le maréchal Tito connaît bien les desseins que poursuit à l'extérieur l'U. R. S. S. Et cela donne tout son poids au réquisitoire qu'il a prononcé à Zagreb devant le VI[e] congrès communiste yougoslave en dénonçant les buts impérialistes d'une Russie soviétique qui s'est engagée, a-t-il dit, « sur les anciennes voies de l'expansionnisme tsariste ».

AUX MUSULMANS MORTS POUR LA FRANCE

Le maréchal Juin, qui a posé sa candidature au fauteuil laissé vacant à l'Académie française par le décès de Jean Tharaud, s'est rendu en pèlerinage dans les cimetières militaires d'Italie. Après une pieuse visite aux tombes des soldats français, il s'est incliné devant celles des Nord-Africains également morts au service de la France.

LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE DE LA SANTÉ

Devant l'inefficacité de la Société des Nations, naguère, et de l'O. N. U., aujourd'hui, trop d'observateurs, saisis de découragement, se hâtent de déclarer que toute coopération internationale est, au principe, une utopie coûteuse, qu'elle diminue dangereusement la liberté de chacun des pays engagés, sans assurer à aucun d'entre eux des avantages substantiels et, par exemple, le moyen de faire respecter ses droits à l'heure où de tels droits se trouvent menacés.

Je veux bien croire que, en présence des grands conflits politiques, ou devant l'agression armée, les organismes internationaux se montrent souvent infirmes, que les condamnations qu'ils portent demeurent le plus souvent platoniques et qu'il y aurait lieu de désespérer si l'on s'en tenait aux difficultés majeures, destinées jusqu'ici, semble-t-il, à demeurer sans solution dans l'ordre pragmatique. Les pessimistes oublient seulement de mentionner les résultats non médiocres obtenus en face de problèmes qui sont peut-être du second ordre et qui, pourtant, ont de l'importance pour un nombre considérable d'individus et, naturellement, pour les collectivités à tous les degrés de l'échelle. Je veux parler des accords internationaux qui règlent, en temps de paix, la navigation maritime et la navigation aérienne, des conventions en ce qui concerne la poste, de l'action vraiment respectable d'un organisme comme la Croix-Rouge internationale. Si l'accord s'est fait, par exemple, sur la poste et la navigation, c'est que les solutions à de telles difficultés restaient dans le domaine du bon sens, de la logique universelle, de l'intérêt universel, que tout le monde devait tirer bénéfice de mesures prises par un consentement commun, que la guerre seule pouvait venir troubler le fonctionnement de ces organismes internationaux, car la guerre ne respecte rien, aujourd'hui, et c'est bien ce qui la rend absurde et haïssable.

De bons esprits ont entrepris de reprendre, une fois de plus,

DU MONDE...

S. M. LA REINE OUVRE LA SESSION DU PARLEMENT

VRAIMENT majestueuse et d'une magnifique assurance dans le maintien et l'attitude, telle est apparue S. M. Elizabeth II aux personnalités qui se pressaient pour l'ouverture du Parlement britannique dans le fastueux décor médiéval de la Chambre des lords. Les vénérables pierres et les lambris or et pourpre avaient, pour la circonstance, reçu les soins attentifs du personnel. Souriante, la reine salua gracieusement, dans son carrosse de gala attelé de quatre chevaux blancs, la foule qui s'était massée sur le trajet du palais de Buckingham à Westminster Palace. Elle portait une robe de dentelle d'or qui avait appartenu à la reine Victoria et un diadème de diamants. La couronne, où s'enchâssent quelques-unes des plus belles pierreries connues, était portée devant le carrosse par un écuyer entouré de cavaliers. Ayant revêtu le grand manteau de velours rouge et d'hermine, S. M. Elizabeth prit place sur le trône tandis que, plus bas, sur une chaise, s'asseyait le duc d'Edimbourg, en grande tenue d'officier de

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

l'idée de collaboration internationale. Sagement, ils ont limité leur ambition. Ils l'ont limitée à l'Europe, d'abord, et c'est bien naturel, car l'Europe a souffert à deux reprises et mérite une particulière sollicitude. Ils l'ont ainsi limitée dans l'immense étendue des problèmes humains. Je veux dire qu'ils s'en tiennent aux questions de la santé publique. Il faut commencer. Il faut aborder l'œuvre par un point et ne pas désespérer de progresser, de gagner de proche en proche. Le tout est de bien choisir la voie d'accès. Et je crois que nul ne peut raisonnablement discuter un accord entre un groupe de nations, quand cet accord concerne la maladie et la médecine.

*
**

M. Paul Ribeyre, ministre de la Santé publique et de la Population, m'a fait tenir le texte de la communication préparée en vue de délibérations restreintes, d'abord, puis je l'espère d'une large diffusion, car les peuples intéressés doivent être instruits et de ce que l'on fait pour eux et de ce que l'on attend d'eux à ce moment de l'histoire.

Il existe, nous le savons, une organisation mondiale de la santé. Comme son nom l'indique, elle n'est pas limitée à l'Europe et son action ne saurait concerner certaines œuvres qui intéressent la santé publique, mais qui supposent la solution de difficultés de l'ordre économique. L'Organisation des Nations Unies a fait, par exemple, de louables efforts pour résoudre le problème des stupéfiants ; mais le champ dans lequel il convenait d'opérer était trop vaste et les dispositions de chacun des peuples intéressés trop malaisément conciliables.

Quant à la possibilité de parvenir à un accord préalablement limité dans l'espace, le ministre, et il a raison, rappelle que la Suisse et les Etats-Unis, pays pourtant composés d'éléments ethniques divers, ont, chacun de leur côté, adopté une loi unique en ce qui

marine. Au premier rang de l'assistance, aux costumes éclatants, la princesse Margaret.

Le discours royal fut bref. Il évoqua notamment le renforcement de l'unité européenne et la « dénationalisation » de certaines industries. Puis la reine regagna Buckingham. Devant le palais vingt mille personnes l'acclamèrent si fort qu'elle parut au balcon avec son mari.

AUX QUATRE COINS DU MONDE

(SU

LES MILLIONS CLANDESTINS

L'ancien chef des F. T. P. de la Haute-Vienne, M. Guingouin — que l'on vo ci-dessus photographié avec sa famille — est accusé par ses anciens camarad d'avoir utilisé « des fonds extrêmement importants, qui dépasseraient plusieu millions ». « D'où vient cet argent ? interroge le journal communiste d Limoges. Dans quel but ces détournements ? La réponse vient d'elle-même Guingouin s'est emparé de fonds qui ne lui appartenaient pas pour entreprendr la lutte contre le parti communiste... »

C'est la deuxième fois en quelques jours qu'un dirigeant communiste s'expos à des critiques « monétaires ». Durant sa mise en quarantaine M. Charles Tillo en effet, s'est vu reprocher par le comité central d'avoir détourné à son profit deu dépôts de fonds, qui, paraît-il, auraient dû être versés dans les caisses du part Mais comment se fait-il que MM. Guingouin et Tillon aient pu disposer de somm aussi considérables ? Ces millions leur seraient-ils venus par des voies irrégulière échappant au contrôle du parti ? Et, dans ce cas, ne peut-on supposer que d prélèvements substantiels de ce genre furent opérés soit sur les fonds parachut aux organismes de la Résistance, soit sur les milliards kidnappés à la Banque d France de Clermont-Ferrand ?

S'il en est ainsi, de quels droits le parti communiste peut-il bien exciper ? N'est-c pas au ministre des Finances que ces millions devraient revenir ?

LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE DE LA SANTÉ (SUITE)

concerne l'exercice de la médecine et de la pharmacie, loi reconnue ici par tous les Etats, là par tous les Cantons.

Cela dit, les avantages d'une telle création paraissent, dès l'abord, devoir être considérables. Les uns seront de nature plus particulièrement technique, et donc aussi temporelle. Il faut unifier certaines méthodes, rendre générale la pratique de tel ou tel instrument, de tel ou tel procédé. Qui pourrait s'élever là contre ? Tous les automobilistes savent que la normalisation des pédales, par exemple — frein, débrayage, accélérateur — est un progrès contre lequel il est impossible de formuler une critique. Il faut créer un marché commun des médicaments et normaliser le dosage et la posologie de ces médicaments. Je pense à l'embarras dans lequel je me suis trouvé quand, seul médecin à bord d'un cargo de nationalité étrangère, j'ai dû, pour soigner les blessés faits par une tempête violente, me débrouiller avec la pharmacie du bord.

Il faut « planifier », puisque c'est le mot, le système hospitalier, mettre en commun les ressources climatiques — ce qui se fait amiablement pour les sanatoriums entre la France et la Suisse. Il faut que la médecine sociale tende ainsi à l'unification et ce sera vraiment un grand bien en un temps où les voyages, les déplacements de toute nature amènent de notables échanges d'individus et même de populations.

Tout cela relève de ce qu'il m'est arrivé d'appeler l'œcuménisme technique de la médecine. Un jour doit venir où un malade pourra, sans difficulté insurmontable, faire valoir ses droits dans un des pays de la communauté ; le temps doit venir où un chirurgien, entrant dans une salle d'opération, à l'étranger, pourra, sans effort, se servir des instruments et pratiquer une opération selon la méthode normalisée, ce qui ne l'empêchera pas de mettre en œuvre certains tours de main particuliers ou des procédés de prédilection.

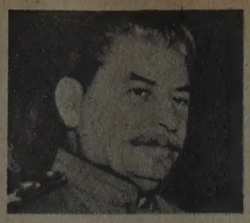
Le problème technique résolu, nous en arrivons forcément à ce que j'appelle l'œcuménisme moral, en médecine.

Quelle que soit leur nationalité, les médecins n'ont qu'un but : soulager et guérir. Ils savent que les organes du corps humain sont, en règle générale, à la même place chez un Africain et chez un Asiatique. Ils savent que l'anatomie même et la physiologie ensuite nous conduisent à l'œcuménisme, c'est-à-dire à l'universalité.

Toutes ces choses admises, qui sont, somme toute, irréfutables, d'autres difficultés se présentent. Il faut élaborer un traité dont tous les articles soient acceptables par tous les membres de la communauté. Il faut régler les questions relatives aux barrières douanières, créer, après une déontologie commune, un droit civil et commercial comportant, naturellement, et des règles et des sanctions. Il convient, ayant forgé cet instrument théorique, de le remettre à une haute autorité chargée de l'application du code commun. Il faut, à côté de cette autorité exécutive, placer un comité consultatif comportant des experts. Il faut constituer une jurisprudence et c'est l'œuvre de l'avenir. Enfin, il faut, selon le langage du temps, assurer le financement d'une si belle et si profitable entreprise.

Je crois, comme M. Ribeyre, qu'il appartient à la France de prendre cette noble initiative. Si la communauté européenne de culture devient une féconde et lumineuse réalité, elle montrera la route à d'autres organismes qui finiront par s'entendre et par se fondre. Alors nous pourrons parler de l'Europe. Alors nous pourrons penser à l'Europe sans amertume et sans découragement.

PRÉSIDENTS EN UNIFORME

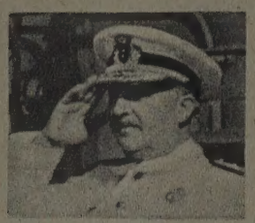


Maréchal Staline
(U. R. S. S.)

Général Eisenhower
(ÉTATS-UNIS)

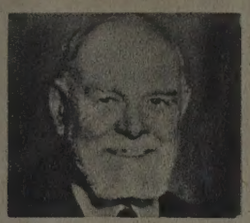
Général Neguib
(ÉGYPTE)

Général Perón
(ARGENTINE)

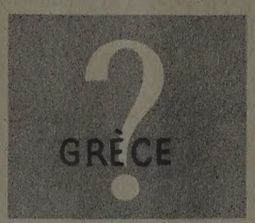


Général Franco
(ESPAGNE)

Maréchal Tito
(YOUGOSLAVIE)



Général Körner
(AUTRICHE)



Général Plastiras
ou maréchal Papagos

Gal Craveiro Lopez
(PORTUGAL)

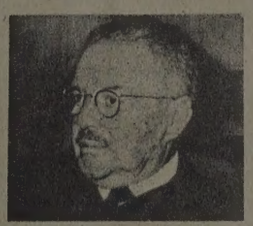
Mal Pibul Songgram
(SIAM)

Général Enver Hodja
(ALBANIE)

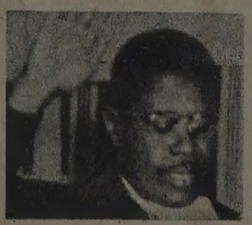
Général Fawzi Selo
(SYRIE)

Général Kim Ir Sen
(CORÉE DU NORD)

Général Battista
(CUBA)



Général Ibañez
(CHILI)



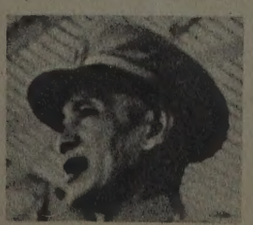
Colonel Magloire
(HAÏTI)

Général Manuel Odria
(PÉROU)

Général Somoza
(NICARAGUA)

Col. J. Arbenz Guzman
(GUATEMALA)

Lieut.-colonel Osorio
(SALVADOR)



Mal Tchiang Kai Chek
(CHINE NATIONALISTE)

PROPOS DU SCEPTIQUE

SI deux grandes guerres ont fait disparaître de la surface du globe quelques dizaines de millions d'individus et réduit en poussière un certain nombre de villes, elles ont aussi tiré de l'ombre et orienté vers des destins hors série quantité d'hommes qui, sans elles, eussent suivi le cours d'existences obscures. Il ne nous appartient pas de dire si ceci compense cela. Mais, comme il est d'ailleurs normal en de semblables circonstances, les vocations militaires se sont épanouies jusque dans les milieux apparemment les moins propices à leur éclosion. En France même, ce pays si peu militariste... et si cocardier, on a vu de simples citoyens passer en un tournemain de l'état de vulgaire pékin au grade de général.

Des promotions aussi miraculeuses n'ont pas peu contribué à encombrer la carrière des armes. Aussi la garnison de Metz compte-t-elle actuellement un général par fraction de huit cent soixante-quinze hommes, ce qui laisse vraiment peu d'espoir d'avancement aux échelons de base. Ce ne serait là qu'un accident, si ce phénomène inflationniste, loin de conserver un caractère local, ne s'était révélé contagieux au point de devenir quasi universel.

Etoiles et galons se sont multipliés à tel point, de par le monde, que, à l'inverse de ce qui se passait précédemment, les civils se recrutent aujourd'hui chez les militaires et qu'à la confusion des genres comme à la confusion des sexes risque de s'ajouter désormais la confusion des pouvoirs.

Voyez plutôt où nous en sommes : le maréchal Staline règne sur l'U. R. S. S. ; le maréchal Tito, sur la Yougoslavie ; le maréchal Tchiang Kai Chek, sur Formose et le maréchal Pibul Songgram, sur la Thaïlande. Le maréchal Papagos, en Grèce, rêve de supplanter le général Plastiras. Le général Franco gouverne l'Espagne, voisine du Portugal, où le général Craveiro Lopez exerce paisiblement sa présidence. L'Autriche a affaire au général Körner et l'Egypte, au général Neguib. Le général Enver Hodja est le maître de l'Albanie, le général Kim Ir Sen, celui de la Corée du Nord. L'Argentine s'est donnée au général Perón ; le Chili, au général Ibañez ; le Pérou, au général Manuel Odria ; Cuba, au général Battista, tandis que le général Somoza préside aux destinées du Nicaragua ; le colonel Guzman, du Guatemala ; le colonel Magloire, de Haïti, et le lieutenant-colonel Osorio, de la République de San Salvador. Et j'en oublie...

Il manquait à la liste le plus glorieux de tous, puisqu'il a mérité le noble titre de « libérateur de l'Europe », le général Eisenhower. L'omission est réparée à la faveur d'une élection triomphale, encore que démocratique.

Certains de nos contemporains s'inquiètent de la prolifération des présidents en uniforme, au point de glisser dans l'hypocondrie. Pourquoi ? « La guerre est une chose trop sérieuse pour qu'on la confie aux militaires », a dit un jour Clemenceau. Serait-ce pour cette raison qu'*a contrario* les civils transforment si volontiers les chefs militaires en gardiens de la paix ?

★ Est-ce une version gigantesque de « Liliom », ces fragments de décor qui traversent la nuit à bras d'homme ? Simplement une colonne et son chapiteau qui partent. Pendant des mois, ce spectacle se répétera chaque soir deux fois. Matériel et comédiens feront le tour de France... ou le tour du monde.

CHAQUE ANNÉE RECOMMENCE...

PAR GÉRARD CAILLET

EN 1952 une tournée n'est pas un jeu de hasard, moins encore une improvisation.

Elle n'est surtout pas un accident, mais une règle fréquente : il y a cent dix organisateurs de tournées officiellement déclarés en France. Groupés en une Amicale professionnelle que préside René Forval et dont le siège est à Paris, rue de Turbigo.

Elle nécessite une préparation minutieuse, une grande expérience, des centaines de lettres, des milliers de coups de téléphone.

Elle est une œuvre de longue haleine, à itinéraire fixe.

Elle exige d'être conçue par des spécialistes.

Elle a ses lois, qui font sa beauté.

Elle comporte essentiellement six opérations.

UN PUBLIC DIFFICILE

PREMIER temps : le choix des pièces.

La règle est simple : tenir compte du public devant lequel on va jouer. Aussi, selon les itinéraires, toutes les esthétiques sont-elles représentées.

Marcel Karsenty part d'une conception précise : « boulevardière », parce qu'il y a trente ans son oncle Raphaël (mort en 1932) a commencé avec cette formule. Certains de ses spectateurs s'abonnent par famille entière depuis la fondation. Son principe : apporter le reflet de l'actualité parisienne, donc montrer *les œuvres les plus représentatives d'une saison couronnées par le succès* tout en veillant à ce qu'elles puissent être vues par tout le monde. Nombre de ses abonnés seraient en effet heurtés, chez eux, par des spectacles qu'ils viendraient voir à Paris... En conséquence, les galas Karsenty ont emporté, l'année dernière, *la Petite Hutte, Victor, Ce soir à Samarcande, le Complexe de Philémon* et *Bobosse* ; cette année ils vont tourner avec *Ami-Ami, l'Héritière, la Répétition, Félix* et *la Feuille de vigne* ; parmi les projets de l'an prochain figurent déjà *Siegfried* et *Sur la Terre comme au Ciel.*

Jean-Louis Barrault, lui, se considère plutôt comme l'ambassadeur du théâtre français ; c'est parce qu'il tourne exclusivement à l'étranger. Ne va-t-il pas jouer, à New-York, au Ziegfeld

LA PREMIÈRE TOURNÉE THÉATRALE

LA première tournée théâtrale, dans notre monde méditerranéen, ce pourrait bien être celle d'Eschyle. Le grand dramaturge, un moment, interpréta ses œuvres lui-même : il allait, à travers la Grèce, de concours en concours. « L'antique Thespis, écrit un historien du théâtre, se promenait seul dans son chariot et jouait plusieurs personnages. » C'est, au fond, ce que feront les troubadours du moyen âge. Longtemps les comédiens ambulants furent mal vus des pouvoirs publics. En 1572 était promulguée en Angleterre une ordonnance royale qui, assimilant les comédiens ambulants aux vagabonds, les rendait passibles de prison et même du pilori.

...LA GRANDE RONDE DES COMÉDIENS...

COMMENT JEAN-LOUIS BARRAULT, MARCEL KARSENTY, MARIE BELL ET LA COMÉDIE-FRANÇAISE PRÉPARENT LEURS VOYAGES

J.-L. Barrault a laissé des consignes pour « la Répétition » aux Galas Karsenty.

Les valises de Michèle Alfa se changent en malles. Mais l'emballage ne va pas sans peine.

Jean Chevrier prépare les spectacles de Marie Bell avec des figurines en papier : « Elles ne parlent pas. »

Theatre, où Laurence Olivier était l'année dernière ? En attendant l'Egypte et, peut-être, l'an prochain, l'Inde, le Japon et l'Australie. Il emporte neuf pièces : *Amphitryon* et *Scapin*, *les Fausses Confidences*, *Hamlet*, *la Répétition*, *le Procès*, *Occupe-toi d'Amélie*, la pantomime de *Baptiste*. Plus un choix de scènes de Paul Claudel, de *Tête d'or* au *Soulier de satin* : cela s'appellera *Connaissance* (« Connaissance », parodie Barrault) *de Paul Claudel*.

MARIE BELL VEUT ÊTRE CONTENTE

Pour Marie Bell, la question est plutôt d'ordre sentimental : « A minuit, quand le rideau tombe, être satisfaite de ce que j'ai joué. »

En vertu de quoi, elle part avec — simplement ! — *Antoine et Cléopâtre* et *le Soulier de satin*. Elle y ajoute un récital de poèmes échelonnés de Villon à Prévert, en attendant un festival Racine.

Mais c'est peut-être Pierre-Aimé Touchard, administrateur de la Comédie-Française, qui a le plus de difficultés pour son choix ; les ambassades lui demandent de montrer des pièces modernes ; mais sur place le public s'attend à voir les Comédiens français « dans du classique » ; on lui réclame des pièces du répertoire si démodées que personne ne les a jouées depuis des années, mais on lui reproche de ne pas donner Sartre, qui n'est pas au répertoire. Enfin les imprésarios ne sont jamais d'accord : ni avec le public ni avec l'ambassade...

« Finalement nous avons emmené, la dernière fois, *le Bourgeois gentilhomme* et *le Malade imaginaire*, *la Reine morte*, *les Fiancés du Havre* et *les Temps difficiles*. Et *On ne saurait penser à tout...* Plus une matinée Victor Hugo. »

L'APPEL DE LA ROUTE N'EST PAS TOUJOURS ENTENDU

Deuxième temps : « distribuer » les pièces choisies. En français : recruter les comédiens.

La vie de tournée représente pour un comédien un effort considérable pour une publicité qui paraît au premier abord médiocre. Abandonner Paris, c'est renoncer à des cachets de radio, de télévision et même à des contrats de cinéma... Ces inconvénients sont quelquefois compensés par l'élévation du cachet : souvent *un artiste gagne plus en tournée* que sur une scène parisienne. Pourtant Michèle Alfa, néophyte, interrogée sur les perspectives les plus agréables que lui découvrait à l'avance sa tournée de *l'Héritière*, a répondu :

« Ce qui me réjouit le plus ? La semaine de repos, à Noël, sur la Côte d'Azur. »

« DANS LA BOITE », AVANT LE DÉPART

Le troisième, le quatrième et le cinquième temps se déroulent simultanément en divers lieux de l'espace. Séparons-les pour la commodité !

Il s'agit d'abord des répétitions. Au cours des semaines qui viennent de s'écouler on a répété trois fois par jour *l'Héritière* : deux fois avec les comédiens du voyage et une fois avec ceux qui les remplaçaient aux Mathurins. A côté, Pierre Barillet et Jean-Pierre Grédy surveillaient les interprètes d'*Ami-Ami* tandis que Jean-Louis Barrault revoyait, avant de s'embarquer lui-même pour le Canada, la mise en scène de *la Répétition*, qu'on lui empruntait ! Marie Bell avait loué, pour mettre son spectacle au point, le théâtre Pigalle entier pendant un mois...

Naturellement, pendant les répétitions il y a les essayages. Michèle Alfa a essayé six fois chacune de ses dix robes ; elle s'est fait coiffer et « visager » pour plusieurs mois ; elle emporte six maquillages

Jean-Louis Barrault donnera en Amérique la 250e des « Fausses Confidences ».

« Ami-Ami » s'embarque : Maria Mauban, Jacques Berthier, Simone Paris en sont les vedettes.

Le magasin de décors de Marie Bell est pour cette jeune Américaine une image du paradis.

J.-LOUIS BARRAULT MARCEL KARSENTY MARIE BELL

A la descente de l'avion d'Air France qui les transporta de Rio à Montevideo. **De haut en bas :** Jacques Charron, Béatrice Bretty, Germaine Rouer, Nivette, Renée Faure, Robert Hirsch, Maurice Escande, Hélène Perdrière.

complets, plus deux perruques, deux jeux de robes de ville et deux jeux de robes de cocktail. S'il avait fallu emporter une robe du soir elle ne serait pas partie. Mystère : dans l'inventaire du régisseur de la tournée on lit : « M^lle Alfa, deux valises. »

Mais la pièce, la veille du départ, est au point : « dans la boîte », comme un film.

Pendant que les acteurs répètent on prépare les décors et le matériel.

Le problème consiste en effet à jouer dans un théâtre *nu*, autrement dit, à tout emporter. *Tout :* décor, mobilier, costumes, accessoires, matériel électrique, du praticable à la découverte, de la bibliothèque aux plantes vertes, de l'étui à cigarettes du jeune premier au bouquet de violettes de l'héroïne.

Partout on reproduit pour un cadre de scène immuable (le plus petit de ceux qu'on va rencontrer) les décors de la création, sous la direction de son créateur. Quand il le faut, celui-ci y apporte même les modifications nécessaires.

En même temps, toujours, les accords sont passés avec les salles. René Dalton, qui a accompagné Marcel Karsenty et Louis Jouvet en Amérique du Sud, assure que c'est l'enfance de l'art. Depuis 1948 son circuit représente pourtant la bagatelle de cinquante à cent représentations pour chacune des cinq pièces annuelles... Il est vrai que René Dalton a trente ans d'expérience. Chez Marie Bell, qui ne « tourne » que depuis deux ans, on préfère effectuer un voyage préalable pour se rendre compte...

LE CHARIOT DE THESPIS S'APPELLE GROSPIRON

La dernière étape — c'est la sixième — arrive : il ne reste plus qu'à emballer tout cela, matériel solide et matériel humain.

Les réceptacles sont variés : car, avion, train, bateau. Un point commun à Karsenty et à Marie Bell : les décors voyagent toujours dans les camions de Grospiron.

Chaque camion représente environ 50 mètres cubes, ce qui correspond au volume approximatif du matériel nécessaire à *une* pièce. Exceptionnellement, *Auprès de ma blonde* a nécessité deux camions et deux remorques : Yvonne Printemps et Pierre Fresnay se déplaçaient au milieu d'un matériel de 150 mètres cubes... Exceptionnellement aussi, il faudra 90 mètres cubes pour *Félix*...

Mais Barrault a emporté 240 mètres cubes, ce qui correspond exactement à 35 tonnes, sur la ligne de la Canadian Pacific.

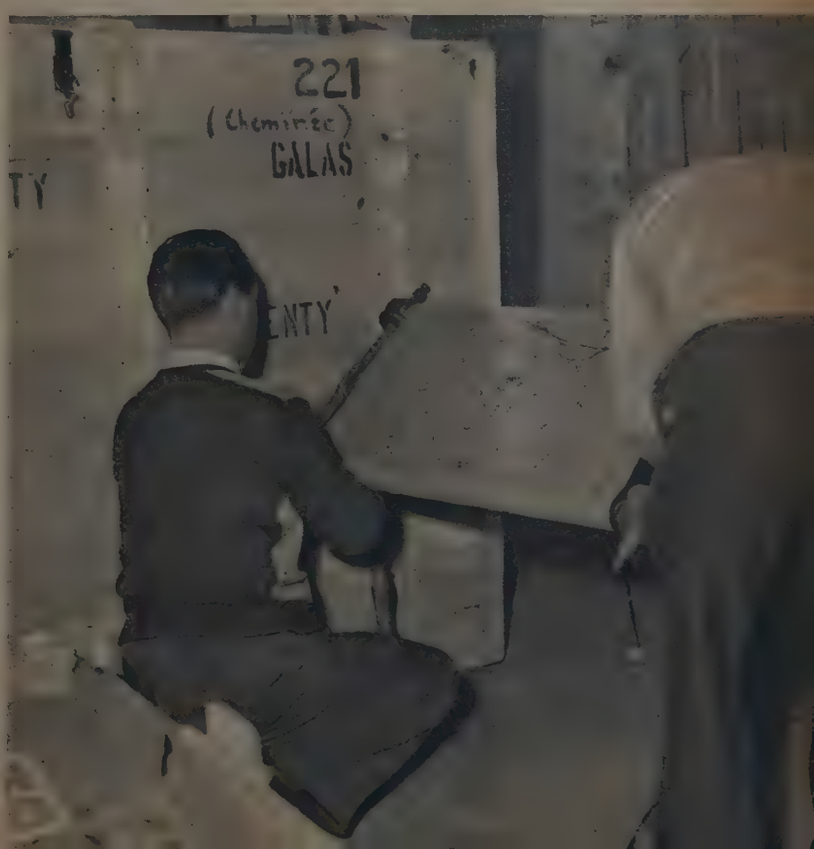
Et si tous emmènent des machinistes et des électriciens, Marie Bell y joint des danseuses et un chef d'orchestre, Richard Blareau, qui voyage en avant de la troupe pour enseigner aux orchestres locaux les partitions de Jacques Ibert ou d'Arthur Honegger...

Quant au budget d'une tournée en 1952, on en aura une idée par celui des Comédiens français au Brésil et en Argentine : 37 à 38 millions.

THÉATRE FRANÇAIS

C'EST A BELFORT QUE NOTRE PHOTOGRAPHE A RETROU

A TROUPE DE « L'HÉRITIÈRE ». IL L'A SUIVIE TROIS JOURS DURANT SUR LES ROUTES DE L'EST, PARTAGEANT LA VIE DES COMÉDIENS, LEUR EFFORT ET LEURS ÉMOTIONS. IL EN RAPPORTE CES IMAGES QUI VOUS MONTRERONT LE VRAI VISAGE D'UNE TOURNÉE EN 1952.



Le chariot de Thespis ne manquait pas d'imprévu, sinon de confort, comme en témoigne « l'Arrivée des comédiens au Mans », d'après Scarron. Aujourd'hui Thespis est motorisé : le créateur supposé de la tragédie approuverait-il cette modernisation ? Elle n'a rien ôté de son charme ni de sa saveur aux pérégrinations des comédiens, comme permettent d'en juger nos documents pris sur le vif. **A gauche** : lorsque l'autocar s'arrête dans la nuit commençante, les comédiens, en attendant que soit affiché le plan des loges, rôdent sous les affiches. **En haut à droite** : les comédiens se retrouvent à table entre Belfort et Besançon : la vie de tournée est aussi une vie de famille. **Ci-contre** : avant de la transporter sur la scène du théâtre de Colmar, on fait un raccord à la tapisserie de « l'Héritière ».

Le régisseur est responsable de tout ce qui se transporte. Les objets trop fragiles ont été recopiés en matière plastique incassable.

Dans sa loge à Colmar, Catherine (Michèle Alfa) attend le moment d'entrer en scène : que faire d'autre que de se laisser tirer les cartes ?

LA VIE EN TOURNÉE

Théophile Gautier — après Scarron — est le grand responsable de la fausse conception que nous avons d'une tournée théâtrale : nous vivons, à retardement, sur l'optique du *Capitaine Fracasse*. Les comédiens de jadis roulaient et vivaient pêle-mêle avec le matériel de scène, voguant d'une ville à l'autre, au hasard de la météorologie et des recettes. Aujourd'hui le légendaire chariot de Thespis a disparu de l'horizon théâtral : l'autocar, le train, le bateau ou l'avion l'ont remplacé, et la route, si le travail a été bien préparé, ne doit pas apporter d'imprévu.

N'est-ce point pour en réduire encore la marge qu'un nommé A. Hinckley vient d'accrocher derrière ses camions de décors, de comédiens et de costumes, au départ de Leicester, une remorque où il transporte, soigneusement emballée et démontée, *sa scène elle-même* ? Le véritable théâtre ambulant, le voilà ! N'était-ce d'ailleurs pas le rêve d'Aimé Clariond ?...

TOURISME ET MONDANITÉS

Qu'est exactement la vie de tournée ?

Elle peut être touristique : Marcel Karsenty remet à ses comédiens un guide mentionnant les principales curiosités ornementales et gastronomiques qu'ils auront à découvrir. Elle peut aussi être mondaine : Barrault considère que les réceptions font partie du travail. « J'attache, dit-il, une très grande importance à la présentation de la troupe et à son existence : pour elle d'abord, et pour ceux qui la regardent vivre. Il ne faut pas qu'il manque à un comédien un dollar pour envoyer des fleurs en remerciement ! Quand un costume est défraîchi, même si cela ne doit pas se voir à la scène, je le fais refaire : pour les machinistes et les lingères, qui nous voient travailler... »

Bien sûr, il y a le travail. Mais il a été si minutieusement préparé que personne ne songe plus qu'il s'agit là d'une acrobatie quotidienne : recréer chaque soir un théâtre entier avec le contenu de 50 mètres cubes de caisses.

C'est si simple ! A 14 heures un camion arrive ; les machinistes du théâtre se précipitent ; les pompiers locaux donnent, s'il est besoin — cela s'est vu — un coup de main pour décharger le matériel. Les couvercles sautent : ils ont été soigneusement étiquetés. On sait d'avance le contenu des caisses : draperies, costumes, chaussures, perruques, projecteurs de secours, tapis de scène, pick-up, redresseurs de courant, et parfois jusqu'à un jeu d'orgues électriques pour compenser la déficience éventuelle des rhéostats locaux. Enfin, les accessoires — en matière incassable, naturellement !

De 14 heures à 17 heures ce microcosme ambulant est mis à sa place. Les régisseurs expliquent au personnel local ce qu'ils auront à faire le soir. On « répète les lumières » pour les électriciens. Une heure avant le lever du rideau tout est prêt. Dans l'intervalle le car — ou le train — des comédiens a fait son apparition. Ceux-ci sont allés rôder devant les affiches ou reconnaître leur loge. On joue...

Sans histoire ? — Sans histoire, parce que l'on connaît son métier. Un exemple : au cours de la longue expédition que mena Louis Jouvet à travers l'Amérique du Sud, les électriciens flanchaient. Il y avait eu une réception trop... chaleureuse avant la représentation. Une seconde plus tard quelqu'un se précipitait et achevait, seul, cette performance : exécuter tous les changements de lumière jusqu'à la fin du spectacle. Une seule personne s'en aperçut : Louis Jouvet. Il y avait eu un décalage de quatre secondes au cours du dernier acte.

Aussi quand on demande à un organisateur de tournée s'il lui arrive de rencontrer des difficultés en cours de route la réponse est-elle généralement :

« Jamais. »

Mais votre interlocuteur touche du bois.

Le rideau tombé, tandis que les spectateurs vont se coucher, la course recommence. Minuit, heure du remballage. Et quand tout a regagné sa place le camion s'enfonce à nouveau dans la nuit.

Marcel Karsenty résume tout cela en deux formules :

« Pour le matériel, de théâtre en théâtre ; pour les comédiens, d'hôtel à hôtel... »

C'est son secret.

★

Quand Jean-Louis Barrault arriva à Londres, il trouva sur les murs de superbes affiches annonçant le programme de sa troupe. Puis il sursauta en apercevant cette ligne :

« **Le Partage de midi**, par Paul Claudel, de l'Académie française, obligatoire. »

Depuis, Armand Salacrou raconte qu'il y avait aussi :

« **Les Nuits de la colère**, par Armand Salacrou, de l'académie Goncourt, facultatif. »

★

Quand Jean-Louis Barrault a débarqué au Canada, il avait à ses côtés un cinéaste amateur, muni d'une camera de 16 millimètres. Ce cinéaste amateur s'appelait Jean Desailly.

Jean Desailly filmera tout ce qu'il rencontrera. Le film sera-t-il projeté au retour ? On l'ignore.

— Mais comme cela, dit Jean-Louis Barrault, je regarderai en rentrant les paysages que je n'aurai pas eu le temps de voir.

Mélancolie ? non : Mireille Maurin laisse passer un quart d'heure creux — il y en a — dans ces coulisses qui ne sont pas précisément confortables.

L'horaire d'une tournée est serré. Il arrive qu'on joue tous les jours. Et comme on change de ville, chaque soir est une véritable « première ».

MAGIE DE LA SCÈNE

Il y a une poésie de la tournée. Mais il y a aussi une pratique de la tournée : l'entretien du matériel. A l'étape, on repeint, on astique ; on recoiffe les perruques. Et cela, c'est le drame ! Car on ne sait bien coiffer une perruque qu'à Paris. Sinon, c'est une perruque qui perd son chic.

C'est pourquoi, quand on a trois jours de battement, on expédie par exprès la perruque à Paris, pour la faire recoiffer.

Mais surtout il existe une véritable magie de la scène. En allant au fond des choses, c'est elle qui permet de supporter la vie de tournée. Laissons sur ce point la parole à Jean-Louis Barrault :

« Voyez-vous, dit Barrault, c'est tout de même une joie étonnante que d'arriver dans un endroit inconnu et de faire bouillir toute une ville en quelques jours... Quand on repart, on s'est créé des amis et l'on s'en va avec la merveilleuse impression fausse qu'on pourrait vivre là toute sa vie... Tenez... Connaissez-vous un champion de saut en hauteur qui s'appelait Lewden ? Ce fut un grand champion. Moralement... Au physique, il était si petit qu'il s'amusait toujours, en arrivant sur la piste, à passer sous la barre. Il disait qu'alors son cœur battait de trac à se rompre ! Puis il posait sur le sol de vieux chaussons — les sauteurs s'en servent comme points de repère — et dès qu'il les avait regardés il était en France. Dans un théâtre étranger, qu'on ignore, c'est exactement cela. On est perdu. Mais au moment où le rideau se lève on se retrouve chez soi. Dans la salle il n'y a plus que des invités... »

Et Pierre-Aimé Touchard, rappelant les triomphes de ses comédiens, s'écriait : « Notre plus extraordinaire succès a été la Finlande. L'arrivée de la Comédie-Française y avait pris une importance nationale. On avait pavoisé les rues, et, le soir de la représentation, les machinistes du théâtre d'Helsinki pleuraient. »

Voilà sans doute pourquoi, chaque année, tournent, tournent les comédiens !

★

Quand une tournée part sans être prête, cela lui vaut des désagréments.

Témoin cette critique d'un journal suisse : « Hier, au théâtre X..., le public a eu le plaisir d'entendre un excellent souffleur français lire une pièce spirituelle de M. Sacha Guitry. »

Et le critique achevait : « Sa lecture nuancée a malheureusement été gênée par les acteurs. »

NOUS N'AVONS PU SUIVRE LES COMÉDIENS FRANÇAIS TOUT AU LONG DE LEUR MERVEILLEUX VOYAGE. CES IMAGES VOUS EN APPORTERONT DU MOINS UNE BRÈVE ÉVOCATION

Le passage de la ligne est toujours un grand événement à bord des navires qui descendent vers les mers du Sud. Voici (en haut) Robert Manuel-« Neptune » et Yvonne Gaudeau-« Amphitrite ». Derrière eux, Jean-Paul Roussillon et Michel Galabru en gendarmes et Jacques Clancy en astrologue. En ce joyeux moment ils ont dépouillé toute nostalgie et ne regrettent plus ce Paris qu'ils avaient quitté avec tant de mélancolie. — **En bas :** cette jeune fille a reconnu Louis Seigner, qui, appareils en bandoulière, s'embarquait pour l'île Pasquetta, dans la baie de Rio. Avec bonne grâce il lui donne un autographe. Cette popularité vaut bien les longs voyages dans des autocars plus ou moins confortables.

Photographies Lucien Gauch, Giraudon-Viollet, *France-Illustration* (Roger Boulet).

RUBENS **Les Trois Croix.**
(Esquisse pour la gravure de Schelte a Bolswert. Un grand tableau de Rubens de cette composition n'est pas connu.)

UNE COLLECTION ÉBLOUISSANTE AU PETIT PALAIS

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

Ses moyens considérables ont permis à M. D. G. Van Beuningen, après cinquante ans de recherches, de peupler chaque pièce de sa vaste demeure de Vierhouten, près de Rotterdam, d'une prodigieuse collection où ont été sélectionnées les deux cent trente-deux pièces qui sont présentées au Petit Palais.

Dans cette collection, toutes les écoles européennes sont représentées, de Van Eyck à Van Gogh. Ces deux noms, cités pour préciser des dates, peuvent aussi indiquer que l'accent principal est placé sur les écoles du Nord. Comme à l'exposition des maîtres flamands de l'Orangerie, c'est encore un Van Eyck qui peut former le préambule de cette ostension, avec *les Trois Marie au tombeau,* tableau solennel et dramatique, malheureusement affligé de repeints très apparents ; un curieux Jérôme Bosch, une *Tour de Babel,* de Pierre Breughel, sœur de celle du musée de Vienne ; une *Vierge en gloire* sur un fond de lumière où flottent en transparence des anges musiciens, par un maître hollandais du XVe siècle ; un Mabuse de premier ordre, un impressionnant paysage d'Hercule Seghers peuvent nous mener à un prestigieux ensemble de Rubens où se remarque la grande esquisse des *Trois Croix.* Si l'Italie est parfois représentée par des pièces douteuses, nous trouvons aussi des œuvres capitales, comme la miniature sur vélin *le Doge Vendramin,* de Gentile Bellini, ou le *David et la tête de Goliath,* de Bernardo Strozzi. Le *Garçon dans un paysage,* du Titien, domine les peintures de Tintoret et de Véronèse.

Parmi les pièces exceptionnelles il convient de citer le sculptural *Prophète,* du maître de *l'Annonciation* d'Aix, des aquarelles et dessins d'Albert Durer.

Parmi les tableaux du XVIIIe siècle nous trouvons surtout de ravissants Guardi et aussi des Pater, des Fragonard, des Boucher, un Hubert Robert et une version du *Bénédicité,* de Chardin, qui ne fait pas oublier celle du Louvre. Plus proches de nous, nous admirerons trois peintures de Daumier, des paysages de Boudin, de Courbet, de Jongkind, de Manet, de Gauguin ; des fleurs de Fantin-Latour, d'Odilon Redon, de Van Gogh et, de ce dernier, le célèbre portrait de Roulin.

JÉRÔME BOSCH. Le Christ devant Pilate (détail).

ÉCOLE FLAMANDE (vers 1480). Nature morte.

LA MORT DE MARCEL PROUST

Voilà trente ans, le 18 novembre 1922, mourait MARCEL PROUST

PAR LE DOCTEUR ROBERT LE MASLE

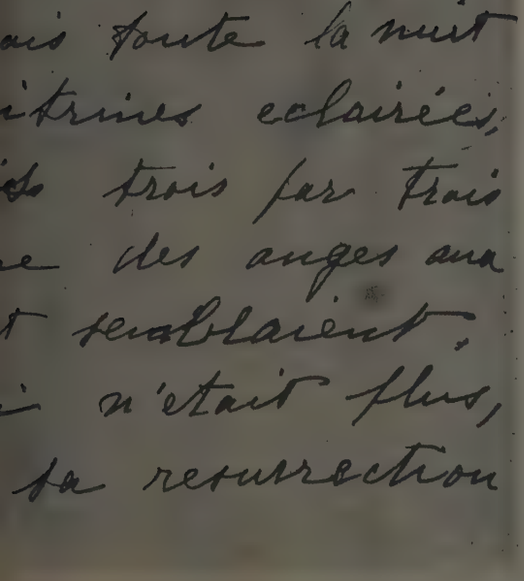
Le prix Goncourt avait lancé son nom dans le grand public, mais sa renommée était encore faite de beaucoup d'incompréhension, d'un peu de scandale et d'assez de moquerie. Le temps a consacré son œuvre, qui surgit au-dessus de la littérature contemporaine, comme sur les plaines, ces cathédrales qu'il a tant aimées : Amiens, Chartres ou Laon. Il est un des noms illustres du roman universel.

La santé de Proust avait toujours été mauvaise. Son frère Robert nous a raconté l'effroyable crise de suffocation qui faillit l'emporter à l'âge de neuf ans, au retour d'une longue promenade au bois de Boulogne. Il allait devenir le grand valétudinaire, l'asthmatique dont les crises remplissent la correspondance de rappels incessants. Son hygiène était lamentable. Il ne faisait pas un repas par jour, vivait dans une chambre calfeutrée, ne sortait qu'aux heures avancées de la nuit. Ne croyant pas aux médecins, il s'efforçait de prévenir les accès de son asthme par des fumigations de poudre Legras, qui couvraient les murs et les meubles d'une fine suie tenace. Il disait quelquefois à Céleste Albaret, qui durant près de dix années ne l'a jamais quitté : « J'ai le cœur très malade, car il a dû faire de tels efforts ! Mes bronches sont comme du caoutchouc cuit. Mon cœur a remplacé mes bronches, il n'a plus de ressort. » Il se soutenait avec de la caféine. Pour trouver le sommeil, il absorbait indifféremment des soporifiques qui se contrariaient, de sorte qu'il devait au réveil augmenter chaque fois les doses de caféine. « Il s'est assassiné », dit Céleste dans sa puissante simplicité.

Au mois d'avril 1922 son frère observa qu'il avait un peu d'œdème. En septembre Marcel sortit avec Jean-Louis Vaudoyer pour aller voir des tableaux de Vermeer, et contracta une petite grippe — un mauvais rhume — qui traîna lentement. Il avait de la fièvre, éternuait, mouchait, toussait. Il ne voulut plus faire allumer le feu parce que cette fièvre lui donnait trop chaud. En octobre, le docteur Maurice Bize, qu'il aimait consulter quelquefois, bien qu'il refusât de suivre ses conseils, vint le voir. Proust refusa de se faire ausculter. « Je connais mon état mieux que personne », disait-il, confiant d'avoir jusqu'alors surmonté toutes ses crises. Vers le 10 novembre le docteur Bize alla trouver Robert Proust pour lui avouer ses inquiétudes. Il redoutait une pneumonie, des

Céleste et Odilon Albaret furent la gouvernante et le chauffeur fidèles de Marcel Proust.

On l'enterra
funèbre, au
des lires, di
veillaient
cides eplayee
pour celui
le symbole



M. Guillot de Saix.

UN INÉDIT DE MARCEL PROUST

PELLÉAS ET MARKEL

J'ai retrouvé dans une lettre de Marcel Proust à Reynaldo Hahn ce pastiche de Pelléas, alors fort à la mode et dont il suivait toutes les représentations au théâtrophone.

C'est Pelléas (de son vrai nom Reynaldo) et le vieux Markel (Marcel Proust) qui sortent de soirée et ne peuvent retrouver leurs chapeaux.

PELLÉAS, dans l'antichambre. — Il faisait là-dedans une atmosphère lourde, lourde, lourde et empoisonnée. (Ils sortent à l'air libre.) Et maintenant (respirant) tout l'air, l'air de toute la terre! Sentez-vous tout ce qu'il y a dans cet air ? (Très doux.) On dirait... on dirait que ma tête commence à avoir froid, froid pour toujours.

MARKEL. — Vous avez, Pelléas, le visage grave, grave et plein de larmes de ceux qui se sont enrhumés, enrhumés pour longtemps. Ne cherchez plus ainsi. Ne cherchez plus ainsi votre chapeau, vous ne le retrouverez jamais. On ne retrouve jamais rien ici-bas... Mais comment était-il ?

PELLÉAS. — Comment ? C'était un pauvre petit chapeau, un chapeau comme en porte tout le monde. Il se trouvait fort bien auprès de mes idées. On n'aurait pas pu dire de chez qui il venait. Il avait l'air de revenir du bout du monde. Mais, écoutez ! (tendant l'oreille). Quel est ce bruit ?

MARKEL. — Ce sont les voitures qui s'en vont.

PELLÉAS. — Pourquoi s'en vont-elles ?

MARKEL. — Nous les aurons effrayées. Elles auront su que nous nous en allions très loin. Elles ont eu peur. Et elles sont parties. Voilà. C'est le destin des voitures. Toutes les voitures s'en vont par toutes les routes de la terre.

PELLÉAS. — En attendant, nous devrons, nous, nous en aller dans la brume, sans chapeaux et sans voiture. Hélas ! Je crois que je m'enrhume et déjà mon nez pleure... Il pleure, pleure... Oh ! comme il pleure !

MARKEL. — Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du nez des hommes !

C'est d'ailleurs à propos d'un article intitulé Pelléastries que Proust se battit avec Jean Lorrain.

Reynaldo m'a chanté d'une façon irrésistible, avec tout l'esprit qu'il savait déployer dans le pastiche et le ton, cette parodie esquissée, et c'est ce qui m'a permis de combler quelques lacunes de la lettre et de rétablir, notamment, le trait final.

GUILLOT DE SAIX.

PELLÉAS ET MARKEL
(Extrait d'« Une Amitié d'artistes »).
(Marcel Proust et Reynaldo Hahn).
Un volume à paraître aux Éditions Plon.

complications ; le malade ne mangeait plus. Robert proposa de le faire transporter dans la clinique de la rue Piccini ; Marcel entra alors dans une telle colère qu'il fallut y renoncer.

Le 17, à l'aube, il sonna Céleste, et pour la première fois elle le vit pleurer. « Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce qu'il m'arrive de ne plus pouvoir me suffire ! » Mais dans la journée, se sentant mieux, il lui dit : « Ce soir je vais beaucoup travailler. Si je passe je prouverai aux médecins que je suis plus fort qu'eux, mais il faut que je passe ! » A minuit il se mit à dicter à Céleste des passages qu'il voulait ajouter à son texte. Vers 3 heures et demie il s'arrêta, pris de suffocations douloureuses. Au matin Céleste lui donna un peu de café au lait. Bientôt après il se mit à ramasser ses affaires, comme font les mourants, puis s'assoupit. Vers 10 heures il eut une hallucination : « Voyez-vous, disait-il effrayé, cette grosse femme noire, elle est laide, elle est immonde. » Céleste s'offrit à la chasser. « N'y touchez pas, il ne faut pas y toucher. » Plus tard, ayant repris un peu de force, il demanda de la bière, du vin du Rhin. Quand Odilon Albaret, son chauffeur et le mari de sa gouvernante, l'eut été chercher chez Voisin, il ne voulut plus le boire. Vers 1 heure, Robert Proust lui posa des ventouses, qui ne prirent pas, et lui fit respirer de l'oxygène, qui le soulagea. Peu après il tomba dans l'inconscience. Robert réclama le docteur Landowski, qui dut déclarer son impuissance : il était à l'agonie. Céleste accompagna le docteur Landowski jusqu'à la porte, et lorsqu'elle revint dans la chambre elle vit Robert qui fermait doucement les yeux de son frère. Le visage était d'un calme admirable. Marcel Proust avait souvent demandé qu'après sa mort on lui plaçât entre les doigts le petit chapelet que Lucie Félix-Faure-Goyau lui avait rapporté autrefois de Jérusalem. Je ne sais pourquoi ce vœu ne fut pas réalisé. En revanche, on glissa à son doigt une bague — un camée — qu'Anatole France avait donnée à Réjane et que Jacques Porel avait sollicité de lui voir porter. Marcel Proust n'appartenait plus qu'à l'Immortalité.

Ce document est un fragment du grand cliché **(en haut, au centre)** où sont groupés Proust, Reynaldo Hahn avec sa sœur, Frédéric de Madrazzo. L'agrandissement de cette photographie, faite dans une fête foraine, fournit un curieux effet de toile impressionniste.

MARCEL PROUST N'APPARTENAIT PLUS QU'A L'IMMORTALITÉ

APRÈS L'ACQUITTEMENT D'YVONNE CHEVALLIER

QUAND LA POLITIQUE FRÔLE LE PRÉTOIRE

VOILA donc Mme Yvonne Chevallier sinon absoute, du moins rendue à la liberté de vivre désormais entre ses fils et ses regrets. Il serait inutile et cruel de revenir sur la chose jugée, mais peut-être est-il permis de rappeler que la femme du député-maire d'Orléans est au moins la quatrième Française touchant de près ou de loin aux milieux de la politique qui s'est vue acquittée par la justice républicaine dans des circonstances où un jury britannique, par exemple, eût rendu un verdict probablement plus sévère.

Ne peut-on craindre que l'indulgence ainsi manifestée n'incite d'autres femmes à répéter le geste meurtrier ?

Leur volonté d'absoudre conduit d'ailleurs les jurés à des réponses qui heurtent le bon sens. Ainsi, dans le cas de Mme Chevallier, ils ont répondu « non » à la question de savoir si les blessures faites au docteur Chevallier avaient entraîné sa mort. Il le fallait, puisqu'ils entendaient acquitter. Sans doute le jury est-il souverain maître de sa décision, mais ne vaudrait-il pas mieux que sa souveraineté ne fût pas contrainte à l'absurdité ?

C'est là un problème qui peut soulever bien des controverses, mais que la répétition des crimes passionnels et leur fréquente absolution imposent à l'attention.

Notre photographie montre Mme Caillaux écoutant un témoin au cours du retentissant procès qui se déroula en juillet 1914 aux assises de la Seine et où elle fit preuve, dans sa défense, de beaucoup de sang-froid.

★

1885 : La femme du député poète Clovis Hugues a revolverisé un agent d'affaires louche : acquittée.

Le 8 janvier 1885 comparaissait devant les assises de la Seine Jeanne Royannez, épouse du député poète Clovis Hugues, pour avoir tué de six coups de revolver un « agent d'affaires » nommé Morin, le 27 novembre 1884. Mme Clovis Hugues avait attendu sa victime dans la nouvelle salle des pas perdus du palais de Justice et tira sur lui presque à bout portant.

A l'origine de l'affaire était une Mme Lenormand, qui, pour obtenir la séparation de corps, avait chargé Morin, détective privé avant la lettre, de réunir des preuves contre son mari. S'appuyant sur le témoignage de la concierge de l'immeuble où habitait Jeanne Royannez, rue de la Pompe, Morin avait émis contre elle des affirmations fort graves. « On avait vu, dit-il, par exemple, M. Lenormand et Jeanne s'embrasser « dans des » coins obscurs ». La jeune femme, qui avait épousé dans l'intervalle le député socialiste des Bouches-du-Rhône Clovis Hugues, félibre distingué, porta plainte contre Morin, qui fut condamné à deux ans de prison. Il fit appel, et le 27 novembre 1885 il quittait la salle d'audience, où son affaire venait d'être remise à quinzaine à la demande des deux parties. C'est alors que Mme Clovis Hugues tira sur lui. Morin tournoya sur lui-même, s'affaissa. Il ne devait mourir, à l'Hôtel-Dieu, que le 7 décembre, sans avoir pu parler, mais sans avoir perdu sa lucidité.

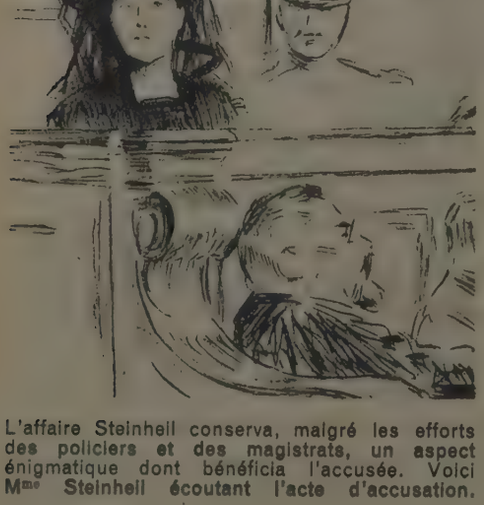
« Merci, ma Jeannette », dit Clovis Hugues à sa femme, qui devait déclarer :

« Ce n'est pas Morin que j'ai tué, c'est le calomniateur. »

Au procès de la meurtrière la majorité du public était composée de femmes, qui créèrent, d'emblée, un climat favorable à l'accusée. « Elles voyaient en Mme Clovis Hugues un représentant, presque un avocat du féminisme », dit un chroniqueur. L'une d'elles, assise à côté du banc de l'accusée, presque à la toucher, plongeait ses regards dans les yeux de la malheureuse et semblait savourer, avec un vif intérêt, les diverses émotions qui se réflétaient sur son visage... De 11 heures du matin à 2 heures le lendemain, Mme Clovis Hugues entendit les témoins retracer dans ses moindres détails l'origine du meurtre. Elle eut une attitude empreinte de dignité, et son physique imposant semble n'avoir pas été étranger au verdict rendu, après une heure de délibérations : acquittement et 2.000 francs de dommages et intérêts pour le père de Morin, vieux paysan auvergnat venu à l'audience en blouse bleue.

« J'ai été condamné parce que Clovis Hugues est député », avait dit Morin avant de faire appel.

L'affirmation est loin d'être prouvée. La politique semble n'avoir joué, à l'arrière-plan du drame, qu'un rôle insignifiant. Une femme outragée qui se venge, voilà tout ce que les jurés voulurent connaître !



L'affaire Steinheil conserva, malgré les efforts des policiers et des magistrats, un aspect énigmatique dont bénéficia l'accusée. Voici Mme Steinheil écoutant l'acte d'accusation.

1908 : Héroïne d'une affaire criminelle restée mystérieuse, Mme Steinheil, qu'aima un haut personnage de l'État, clame son innocence : acquittée.

En ce qui concerne l'affaire Steinheil, la politique allait peser de façon plus occulte encore sur le procès. Dans une villa de trois étages, impasse Ronsin, vivaient le peintre Steinheil et sa jeune femme. Dans la nuit du 30 au 31 mai 1908, le peintre et Mme Japy, sa belle-mère, furent assassinés : en descendant de sa chambre au matin, le domestique, Rémy Couillard, les trouva morts ; Mme Japy étendue sur un divan, les jambes pendantes, une cordelette serrée autour du cou, un tampon de coton enfoncé dans la bouche, les jambes entourées de liens peu serrés. Dans une autre pièce gisait M. Steinheil, étranglé avec une corde tressée et, non loin, son épouse, vivante, mais également ligotée.

On ouvrit une enquête, qui devait être rapidement abandonnée. Quelques années auparavant Mme Steinheil avait eu, en effet, avec un très haut personnage de la République une intimité telle qu'on jugea opportun de classer l'affaire sans pousser trop loin la curiosité. En novembre 1908 c'est pourtant Mme Steinheil elle-même qui demanda qu'on rouvrît le dossier. Sans entrer dans tous les détails de ce qui, par certains côtés, semblait une énigme policière, rappelons que Mme Steinheil finit par être inculpée de l'assassinat de sa mère et de son mari, et elle comparut devant les assises au début de novembre 1909.

Le souvenir de l'éminent personnage, disparu accidentellement, avec qui l'accusée avait entretenu d'affectueuses relations n'était pas sans peser sur un procès auquel, selon les chroniqueurs d'alors, le président de Valles parvint du reste à imposer « une grande dignité ». Mme Steinheil avait une quarantaine d'années, mais ne les paraissait guère de l'avis unanime. Jolie, menue, elle offrit à ses juges et à un public silencieux (d'ailleurs trié sur le volet) un visage creusé par l'épreuve qu'elle avait subie. Les cheveux à peine ondulés sous une toque de crêpe, elle se défendit avec une maladresse pathétique qui se révéla, finalement, plus habile que toutes les habiletés :

« Je me défends comme je peux, répondit-elle au président qui voulait l'interrompre. Avec mon cœur, et avec mon indignation. Je n'ai pas à observer, moi, un ordre ni une méthode. »

Personne ne douta, à l'époque, que Mme Steinheil n'eût menti en de nombreuses occasions au cours de son procès. Comédienne, peut-être, mais criminelle, mais parricide !

« Croyez, Madame, lui dit le président, que plus que tout autre je ressens le frisson de l'erreur judiciaire possible ! »

Les jurés durent l'éprouver aussi. Peut-être prirent-ils aussi vaguement conscience qu'on ne leur avait pas donné exactement tous les éléments nécessaires, que ce procès n'était pas un procès

GOUVERNER, C'EST PRÉVOIR... ET C'EST AUSSI, SANS DOUTE, LE SECRET DE LA PAIX OU DE LA GUERRE DANS LES MÉNAGES

comme les autres ? Mme Steinheil, en tout cas, les avait séduits, et ils acquittèrent non pas seulement au bénéfice du doute et de la fragilité des éléments de l'accusation, mais aussi au bénéfice des larmes, sincères, versées par une femme dont la vie, de toute façon, était brisée par la tragédie qu'elle avait vécue...

1914 : Indignée par la publication d'une correspondance intime, Mme Caillaux abat un directeur de journal : **acquittée.**

Plus « politique » peut-être devait être l'affaire Caillaux. Mme Clovis Hugues, femme de député, avait tué un « agent d'affaires » ; Mme Steinheil, familière naguère d'un homme d'Etat, était accusée du meurtre de sa mère et de son mari ; Mme Caillaux, elle, tua un journaliste, Calmette, directeur du *Figaro*, pour défendre l'honneur de son époux. Il est à peine besoin de rappeler comment, dans la soirée du 16 mars 1914, elle alla décharger sur son ennemi le revolver qu'elle venait d'acheter chez l'armurier Gastinne-Renette pour empêcher la publication de deux lettres de son mari, à l'occasion d'une campagne de presse diffamatoire.

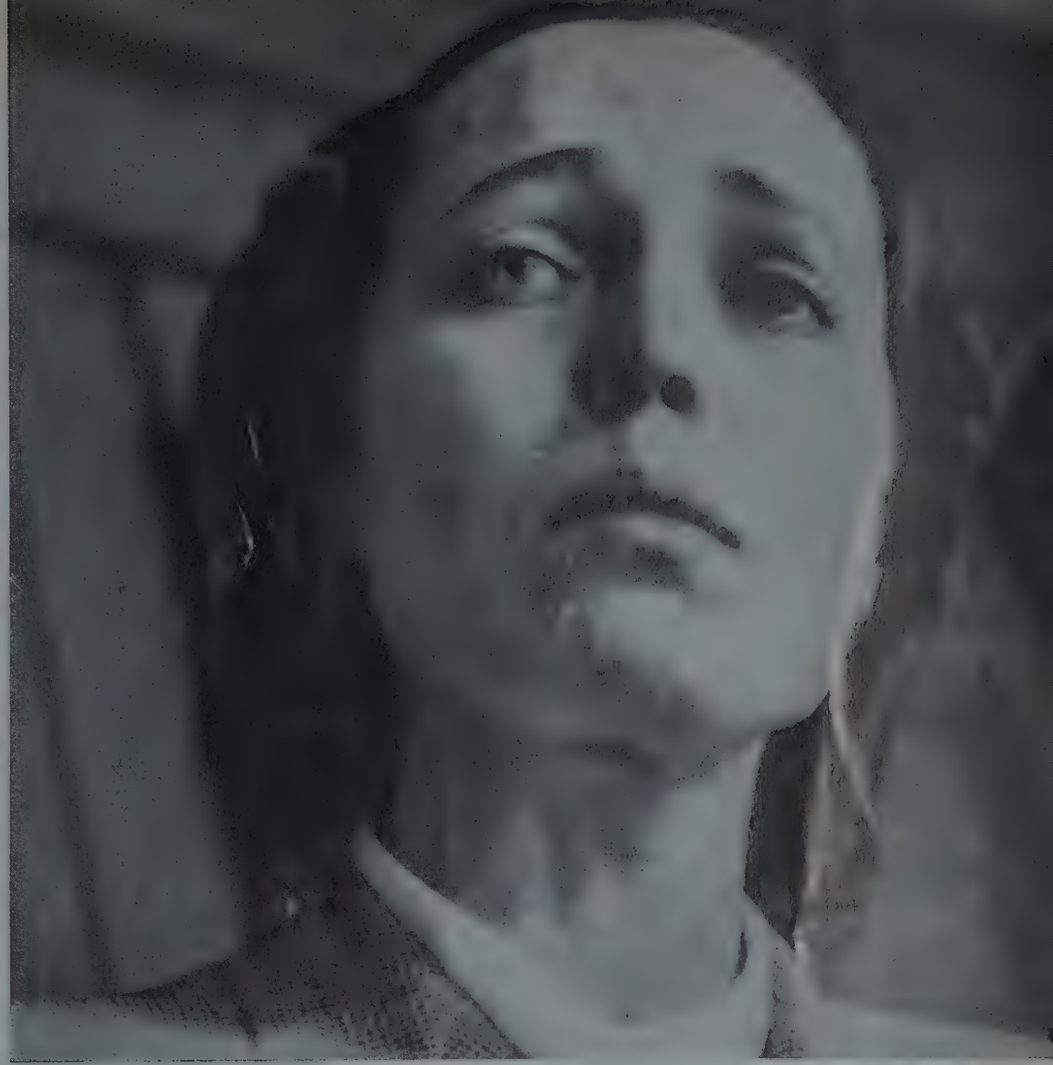
Le procès s'ouvrit fin juillet, dans un climat rendu fort trouble par la menace d'une guerre imminente. En cours d'audience, on faillit échanger des témoins de président à assesseur, de substitut à député. La personnalité de Mme Caillaux domina en fait les débats. Cette femme calme, lucide, sûre d'elle-même, cette « bourgeoise », pour reprendre son propre terme, parla pendant trois heures avec une maîtrise de professionnel du barreau. Joseph Caillaux vint lui-même éloquemment au secours de sa femme, dont Me Labori présentait la défense — et avec quel brio ! Le verdict d'acquittement n'en suscita pas moins, la passion politique aidant, ce qu'il est convenu d'appeler des « mouvements divers ».

1952 : Épouse délaissée, Yvonne Chevallier tue son mari, devenu ministre la veille : **acquittée.**

Qu'une certaine séduction ait joué, sur un jury masculin, en faveur de Mme Clovis Hugues et de Mme Steinheil, c'est probable. En faveur de Mme Caillaux, c'est beaucoup plus douteux. Mais que dire de Mme Chevallier, qui apparut, aux Assises de Reims, effacée à l'extrême ?

Faut-il croire que les jurés de la Marne partageaient l'humour noir d'Hervé Bazin, selon qui « tuer un ministre est déjà une circonstance atténuante » ?

Soyons sérieux. Ce n'est pas parce que Clovis Hugues était député, parce que Mme Steinheil avait eu un « ami » haut placé, parce que Mme Caillaux était l'épouse d'un ancien président du Conseil, parce que Yvonne Chevallier a tué un jeune ministre qu'elles ont été acquittées. Il nous paraît que la France reste le pays où un certain respect de l'individu est poussé le plus loin. On répugne, chez nous, à intervenir dans la paix et la guerre des ménages, et le sentiment presque unanime du public n'est-il pas que le député-maire d'Orléans avait contribué lui-même à armer le bras de sa meurtrière ? C'était à lui, en tout cas, pense-t-on en général, à ne pas pousser sa femme à bout : gouverner, c'est prévoir...



DE SORTE QUE, PARADOXALEMENT, IL POURRAIT BIEN SE FAIRE QUE LES HOMMES DE CHEZ NOUS FUSSENT INDULGENTS POUR LES FEMMES QUI TUENT PARCE QUE, SE CROYANT TOUS LES DROITS, ILS ACCEPTENT TOUTES LES RESPONSABILITÉS

A l'issue d'un interrogatoire qui ne fut guère qu'un monologue du président, Yvonne Chevallier s'affaisse dans le box des accusés.

★ L'OPINION DE DENIS MARION SUR LE DERNIER GRAND FILM

LE rêve a toujours été un des thèmes favoris du cinéma, quand ce ne serait que parce qu'il fournit le plus commode des prétextes à la camera, s'évadant de la reproduction photographique de la vie quotidienne, de recourir à sa capacité de truquage pour créer des personnages, des décors et des aventures résolument imaginaires. Depuis les premiers Méliès, ce dépaysement a toujours été le bienvenu à l'écran. Toutefois, dans les dernières années, s'il demeurait aussi fréquent, il avait perdu beaucoup de sa fraîcheur et de son charme. La faute en incombait à une vulgarisation abusive de la psychanalyse, utilisée avec un schématisme et une lourdeur spécifiquement américains. Les rêves filmés devenaient d'ennuyeuses démonstrations de pédagogues, démontant et remontant les mécanismes psychologiques avec l'obstination maladroite d'un apprenti qui prendrait une horloge astronomique pour un réveille-matin. Là-dessus arrivent *les Belles de nuit*, qui nous font retrouver comme par miracle l'enchantement du fantastique gratuit de *Cauchemars et Superstitions* (Douglas Fairbanks), du *Cabinet des figures de cire* (Paul Leni), d'*une Nuit d'aventures* (Roy del Ruth), pour nous en tenir aux classiques du muet.

Aussi ne nous donnons pas le ridicule de chercher dans *les Belles de nuit* une réfutation de Freud parce que le rêve ne s'y borne pas à réaliser des désirs inconscients, mais matérialise aussi des craintes inconscientes. Grâce au ciel, René Clair ne veut rien prouver du tout et il ne cherche qu'à nous divertir, à quoi il réussit fort bien. Il n'en faudrait pourtant pas déduire que son film ne comporte aucune résonance : à la différence de la plupart des critiques, qui ont voulu y voir une anthologie René Clair et un répertoire de ses procédés de style, je trouve la facture de l'œuvre originale, presque révolutionnaire, mais je constate la permanence des thèmes favoris de l'auteur. Parmi ceux-ci, citons une nostalgie du passé qui se moque d'elle-même (très sensible déjà dans *Fantôme à vendre*, *la Belle Ensorceleuse* et *C'est arrivé demain*), un culte de l'amitié qui ferme les yeux sur ses défaillances passagères (voir *A nous la liberté!*), une misogynie souriante (les femmes sont charmantes, mais celles qui ne sont ni coquettes ni sottes ont une manière de s'annexer le mâle de leur choix qui ne laisse pas d'illusion sur l'indépendance dont celui-ci jouira par la suite) et, enfin, un individualisme qui va jusqu'à la négation de tous les impératifs sociaux.

S'IL S'ENNUIE GÉNÉRALEMENT AUX DÉJEUNERS DE PRESSE (CI-DESSUS, A GAUCHE, AVEC MARCEL IDZKOWSKI)...

... AU STUDIO, LES MULTIPLES INCIDENTS DU TOURNAGE ONT LE POUVOIR DE TIRER DE LUI DES RIRES INEXTINGUIBLES

DE RENÉ CLAIR : « BELLES DE NUIT »

DEUX « BELLES DE NUIT », Magali Vendeuil et **(en bas, à droite)** Martine Carol.

En revanche, à part *A nous la liberté !* René Clair n'était plus jamais revenu à l'opérette filmée, dont il avait pourtant donné avec *le Million* le chef-d'œuvre inégalé, bien qu'il eût été le premier, en même temps qu'Eric Pommer avec *le Congrès s'amuse*, à en découvrir la formule. Cette fois-ci il est allé plus loin encore. Grâce à la collaboration du compositeur Georges Van Parys, *les Belles de nuit* sont peut-être le seul film, avec *l'Opéra de quat' sous*, où la musique constitue par elle-même un élément essentiel de l'action et joue le rôle d'un ressort tantôt dramatique et tantôt comique. De plus, jamais la virtuosité de scénariste de René Clair n'a été plus grande : l'aisance avec laquelle il passe d'un lieu à un autre, d'une époque à une autre, sans que le spectateur soit jamais déconcerté, est prodigieuse. Sans compter qu'il ne découpe jamais son action en séquences dont la longueur et l'étoffement soient de l'ordre de la scène de théâtre, mais en unités plus réduites et plus souples qui donnent à l'action une fluidité extraordinaire.

Il serait injuste de ne pas faire à l'interprétation la part qui lui revient dans cette réussite exceptionnelle. Gérard Philipe n'a jamais été plus jeune, plus séduisant et plus touchant. Qu'on les voie sous leur aspect diurne ou sous leurs travestissements nocturnes, Martine Carol, Gina Lollobrigida et Magali Vendeuil sont également désirables : ce qui, dans l'euphorie où nous plonge cette ravissante féerie, n'entraîne entre elles pas plus de concurrence qu'entre les houris du paradis musulman.

RENÉ CLAIR a écrit au début de sa carrière :

— Le film comique est celui où le cinéma a le mieux réussi à être lui-même.

— Je pense que le sujet d'un film doit être, avant tout, un thème visuel.

Vingt-cinq ans plus tard René Clair, dans son livre « Réflexion faite », note :

— Il est curieux qu'une vision comique du monde ne me soit venue que lorsque j'ai commencé à faire du cinéma. Peut-être, dans ce que j'écrivais, étais-je entraîné à forcer ma nature, car en littérature le comique est exceptionnel alors qu'au cinéma il est facile de le mêler au fantastique, comme j'ai voulu le faire dans tous mes premiers films.

★

RÉFLEXIONS recueillies dans « la Princesse de Chine » et « De fil en aiguille », de René Clair :

« Rien n'attire la fortune aussi bien que l'argent : c'est un poisson qui mord à sa propre chair. »

« S'il avait su jouer à pile ou face, l'âne de Buridan ne serait pas mort de faim. »

« Et qu'est-ce qu'un optimiste, je vous le demande, sinon un homme qui manque d'imagination ? »

« Un instant de tendre abandon ne diffère d'un attentat à la pudeur que par l'absence d'un gendarme. »

NOUS SOUHAITONS AUSSI QUE NOS LECTEURS S'INTÉRESSENT A LA LECTURE DE CES ÉCHOS...

... recueillis dans « un Maître du cinéma : René Clair », de Georges Charensol et Roger Régent. (Editions « La Table Ronde »).

LORSQUE René Bizet fit connaître Damia à René Clair, la grande tragédienne de la chanson téléphona à René Chomette pour lui demander de venir au studio Gaumont.

« Il nous faut un prince charmant, lui dit-elle, et vous êtes aussi jeune que les petites danseuses qui interpréteront le film. Prenez un congé de trois jours à « l'Intran », vous verrez, avec toutes ces girls, ce sera très amusant. — Les girls me décidèrent, raconte René Clair ; c'était la première fois que je mettais les pieds dans un studio. J'y entrai pour trois jours et j'y restai toute ma vie. »

★

APRÈS ce film, le comédien Philippe Richard propose à René Clair un rôle de jeune premier dans un film. 3.000 francs par mois !

René Clair : « J'accepte en me disant : évidemment, c'est déshonorant, mais grâce à l'argent que je vais gagner j'aurai ensuite des loisirs pour finir mon livre. »

Il s'agissait d'un gros roman qui avait pour sujet une crise mystique. Le livre ne fut jamais achevé.

QUE DE BELLES DE NUIT CE JOUR-LA...

MON AMI RENÉ CLAIR

Lorsque René Chomette, muni d'une lettre de recommandation de son ami Jacques Jaujard (qui à l'époque ne pensait certes pas à la direction générale des Arts et Lettres), se présenta à René Bizet, chef de la rubrique des spectacles à *l'Intransigeant*, l'armistice de 1918 venait d'être signé !

En retrouvant l'autre matin René Clair à un déjeuner de presse, où il accueillait mes jeunes confrères, on me plaça à côté du metteur en scène de *Belles de nuit*, sans doute parce que je faisais figure d'ancêtre. Rien ne pouvait me réjouir davantage ! Je n'ai pas connu René Clair lorsque, jeune journaliste de vingt ans, il apportait ses papiers à *l'Intran*, mais René Bizet, qui fut notre parrain commun dans le journalisme, et notre fidèle ami Toto Barreyre — ce contemporain de Villon égaré au XX^e^ siècle — m'ont si souvent conté les débuts du jeune Chomette que je ne suis plus très sûr de ne l'avoir point rencontré au marbre de la rue du Croissant. Ce n'est que plus tard que j'ai appris à connaître et à aimer René Clair (il changea son nom lorsqu'il devint comédien dans les ciné-romans de Feuillade), et j'ai constaté en vingt années d'amitié combien les jugements portés sur René Clair (je parle de l'homme et non pas de son œuvre) peuvent être erronés lorsqu'ils émanent de ceux qui ne considèrent que sa « façade ». On le croit froid, triste, orgueilleux, il est sensible, gai et bon. Inquiet, comment ne le serait-il pas ? Il vit pour son art en amoureux de la perfection, qu'il croit ne jamais atteindre alors qu'il est incontestablement un des maîtres du cinéma mondial. Du muet au parlant, des studios de Paris à ceux de Londres ou de Hollywood, des films commerciaux (aucun metteur en scène au monde n'y échappe) à ses œuvres les plus poétiques et les plus réussies, René Clair a toujours évité la facilité, la concession au public, et lorsqu'il travaille à ses découpages (René Clair estime que l'improvisation sur le plateau n'existe pas), on sent combien

En haut, de droite à gauche : arrivant à l'Opéra, M. et M^me^ Marcel Rochas, Henri Vidal et Michèle Morgan. Mais ceux-ci n'étaient pas les vedettes de la soirée, et tous les regards se tournaient vers les interprètes de « Belles de nuit » **(ci-contre)** : Martine Carol, Gérard Philipe, Magali Vendeuil et Gina Lollobrigida, qu'on voit **(ci-dessous)** dans une scène du film.

Photographies « France-Illustration ». (Pierre BIZET.)

PAR MARCEL IDZKOWSKI

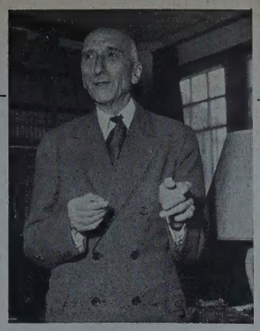
ce metteur en scène a droit au titre d'auteur. Même à Hollywood, où les génériques de ses films portaient les noms de divers scénaristes, comment ne pas reconnaître la part due à René Clair *auteur* ?

Georges Charensol et Roger Régent ont justement noté dans leur passionnant ouvrage sur René Clair que la seule fois où ce metteur en scène a réalisé un sketch sans avoir participé à l'élaboration du scénario (*Forever and a day*, tourné en 1941 à Hollywood) il refusa « d'inscrire ce petit travail de commande dans la liste de ses œuvres ».

René Clair, qui est né avec notre cinéma — à quelques années près — lui aura apporté des qualités essentiellement françaises : poésie, humour, fantaisie, légèreté.

Alors, quand une fois encore j'entendrai dire de lui : « C'est un triste », je montrerai à ces esprits chagrins la photographie qui illustre, deux pages plus haut, l'article de Denis Marion : René Clair se tordant de rire.

Seulement voilà ! Ne le fait pas rire qui veut...



FRANÇOIS MAURIAC

PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE 1952

LE NOUVEAU LAURÉAT DÉCLARE A « FRANCE-ILLUSTRATION »

Je ne peux pas dire que je ne suis pas content.

Je ne peux pas dire que je ne suis pas fier.

Je veux dire que l'Académie suédoise a couronné des écrivains plus importants, mais qu'à aucun elle n'a rendu un plus grand service : parce qu'il n'y en a eu aucun de plus engagé dans la lutte des partis.

Le prix Nobel est la meilleure réponse à certaines accusations qui dépassent les limites de ce qu'on oppose à un écrivain. A la joie que tout écrivain peut donc ressentir se joint celle qui résulte d'une aide inespérée.

Il y a trois semaines qu'on m'a parlé pour la première fois du prix Nobel. Je n'aurais jamais pensé que je l'aurais. Mon impression première est celle d'un immense réconfort.

François MAURIAC.

AVANT DE RECEVOIR SON PRIX FRANÇOIS MAURIAC A VÉCU UNE HEURE ATROCE

Lorsque je me fais annoncer chez le nouveau Prix Nobel, celui-ci s'avance la main tendue :

C'est vous qui m'avez soutenu, dans *France-Illustration*, au moment de l'histoire Cocteau. »

Autour de l'écrivain les photographes se pressent. Pour la trentième fois on lui demande une pose naturelle. Il cueille des télégrammes au vol, s'assied, se relève. Soudain il s'aperçoit qu'il est en pantoufles.

« Exactement comme je vous peins à la radio », lance Jean Amrouche.

Je lui demande comment il a appris la nouvelle.

« J'ai vécu, me dit-il, une heure atroce au moment où les journaux ont commencé à annoncer mon succès. Les félicitations arrivaient déjà, *mais il n'y avait rien d'officiel !* Et je savais qu'il y avait des difficultés. On parlait, notamment, d'un écrivain espagnol notoire. Enfin Pierre Brisson m'a téléphoné : « Reuter » l'annonce... », m'a-t-il dit. »

A côté de moi, le correspondant de l'A. F. P. sourcille. Il aura sa revanche dans un instant : en demandant à François Mauriac de lui dédicacer un exemplaire de l'édition originale de *Mains jointes* — son premier livre et ses premiers poèmes. Il y a déjà une dédicace : « Hommage respectueux » et la date : « 1909 ». Mais le nom a été gratté. François Mauriac écrit au-dessus de la date : « A Claude Bénédict, qui est encore loin de naître. »

Mais le lauréat — et l'on vit rarement lauréat plus manifestement heureux — a souci de réparer un oubli.

« J'ai, me dit-il, donné à beaucoup de journalistes une liste de noms de tous ceux qui me semblaient plus dignes que moi de recevoir le prix Nobel, et j'en ai oublié un. Je l'ai oublié parce que son nom s'impose si manifestement qu'il me semblait une évidence : c'est celui de Paul Claudel. »

On lui demande alors pour qui il aurait voté, s'il avait été membre de l'Académie suédoise.

— Pour Paul Claudel.

— Et un auteur étranger ?...

Sans hésiter, Mauriac répond :

— Graham Greene.

Il sait qu'il a été question de Graham Greene, cette année. Mais Graham Greene est encore très jeune. « Je souhaite sincèrement et de toutes mes forces, dit François Mauriac, que le prix lui revienne quand ce sera le tour de l'Angleterre. »

A chaque instant la porte s'ouvre. Les éclairs crépitent dans la maison d'Auteuil. La maison est tout à fait commode pour la réception des journalistes un jour de prix : on peut entrer d'un côté et ressortir de l'autre.

Tout à l'heure l'affluence sera telle que l'heureux écrivain sera obligé de recevoir chacun séparément dans une petite pièce attenante à son bureau.

Il s'efface pour laisser passer le premier d'entre nous :

« Comme au confessionnal », murmure-t-il.

UNE VICTOIRE SPIRITUALISTE

L'attribution du Prix Nobel de littérature 1952 à François Mauriac a une haute et double signification.

Venant si peu de temps après la consécration apportée à André Gide, elle souligne l'excellence de notre littérature : la lignée qu'a distinguée la haute récompense commence à Sully Prudhomme, passe par Frédéric Mistral, Romain Rolland, Anatole France, Henri Bergson, Roger Martin du Gard. Le couronnement de Gide, Mauriac l'a lui-même commenté en ces termes : « Le prix Nobel à Gide m'avait, à l'époque, beaucoup ému. J'aurais préféré que Gide souffrît, j'aurais préféré, étant donné la position qu'il avait prise, qu'il n'eût pas de récompense officielle. C'était un peu le démon qui lui apportait cela en plus. » Mais il avait ajouté : « Aujourd'hui je regrette que Gide ne soit plus là pour partager ma joie. » Cette joie, tous les écrivains peuvent l'éprouver aujourd'hui. Tous ceux pour qui, du moins, la littérature est aussi une grande écriture.

La seconde signification du prix Nobel de François Mauriac excède cependant les bornes de la littérature. Celui qui est récompensé, ce n'est pas seulement l'auteur de *Génitrix*, de *Thérèse Desqueyroux*, des *Chemins de la mer* ou de *Galigaï ;* ce n'est pas seulement le dramaturge des *Mal Aimés* ou du *Passage du Malin*. C'est aussi — et peut-être surtout — le penseur, l'éditorialiste de quotidien, l'homme qui lorsqu'il rassemble des articles et des réflexions sur l'actualité leur donne ce titre significatif : *Journal*.

La victoire de François Mauriac en 1952 — surtout si l'on songe que l'écrivain qu'un moment on mit sur les rangs s'appelait Graham Greene ; si l'on se rappelle que l'introducteur de Graham Greene à Paris fut précisément François Mauriac — cette victoire (on peut, selon son attitude d'esprit, s'en réjouir ou la déplorer), c'est celle d'un spiritualisme.

Gérard Caillet.

A CONSOMMATION CROISSANTE PRODUCTION ACCRUE

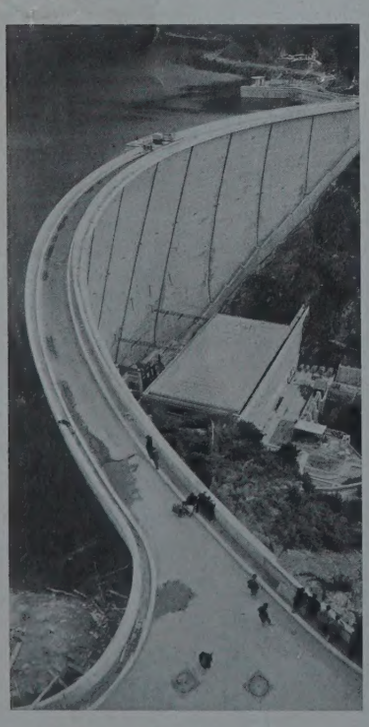
IL FAUT MOBILISER AU MAXIMUM LES RESSOURCES D'ÉNERGIE

Nous avons déjà signalé (1) que l'Electricité de France a pu au cours de l'année 1951 satisfaire sans restrictions les besoins d'une consommation accrue de 14,7 % par rapport à l'année précédente. Ces résultats ont pu être obtenus grâce à une hydraulicité supérieure à la moyenne et aussi à la mise en service d'équipements nouveaux. L'année a vu en effet la réalisation d'importants travaux sur les réseaux de répartition et de distribution. D'autres concernent l'électrification rurale et la reconstruction. Il convient aussi de signaler l'exceptionnelle importance des mises en service d'ouvrages nouveaux.

L'Electricité de France, appliquant le plan Monnet, a construit des usines, de grands barrages à une cadence qui dépasse de loin tout ce qui avait été précédemment accompli en France dans ce domaine. Cet équipement gigantesque a permis de répondre aux besoins croissants.

Mais la consommation poursuit sa marche ascendante. On prévoit qu'en 1953 elle atteindra 43 milliards de kWh.

(1) Voir *France-Illustration* du 1er novembre 1952.



La courbe impressionnante décrite par le barrage d'ENCHANET, dans le CANTAL.

Suite page de droite (4e col.).

PETITES CHRONIQUES

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DU PREMIER EMPIRE

Marc-André Fabre, *Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie* (Hachette, 242 pages). Le plus jeune des frères de Napoléon et le plus déluré ; de ses études il n'a retiré qu'un médiocre bagage de connaissances, mais il est courtois, galant et fait belle impression dans la société mondaine. Avec cela, écervelé, fantasque et dépensier ; l'Empereur l'appellera « le petit polisson ». Il en fait d'abord un marin ; au cours d'un séjour en Amérique, Jérôme épouse Elisabeth Paterson. Napoléon renvoie Mlle Paterson dans son pays avec une pension, moyennant l'engagement de ne jamais porter son nom. Leur fils se verra signifier, sous le Second Empire, la même interdiction.

Jérôme prend part à la campagne d'Allemagne. Déjà les soldats chantent:

Nous allons chercher un royaume
Pour le petit frère Jérôme.

Le royaume de Westphalie est en effet créé pour lui en 1807. Sans unité historique ni géographique, c'est un habit d'Arlequin. L'idée de Napoléon était de faire une « Allemagne française ». Ce roi de vingt-trois ans vit dans le faste et le désœuvrement. Il ne fait que répéter « lustig » (qu'il prononce « loustic ») aujourd'hui, lustig demain, lustig toujours ». Ses sujets lui mènent la vie dure, et la défaite française en Espagne prélude à l'effondrement de cette éphémère monarchie. Bien que la responsabilité de l'échec incombe à l'Empereur, celui-ci n'en morigène pas moins le « petit frère » pour ses maladresses : « Sachez bien que, soldat, je n'ai pas de frères et que vous ne me cacherez pas les vrais motifs de votre conduite sous des prétextes frivoles et ridicules. Je crains fort qu'il n'y ait rien à attendre de vous. »

Jérôme se réhabilite à Waterloo, où il se comporte bravement. « Mon frère, je vous ai connu trop tard », lui dit cette fois Napoléon.

Après l'abdication de celui-ci, le souverain déchu erre en Autriche et en Italie. Il rentre en France sous Louis-Philippe, puis adhère à la république de 1848. « Le temps des dynasties est passé pour la France », déclare-t-il. Victor Hugo se flatte de lui faire obtenir la sinécure de gouverneur des Invalides ; devenu prince-président, son oncle, Louis-Napoléon, lui donne la présidence du Sénat. Il meurt à soixante-quinze ans. La postérité en a fait un César d'opérette. En réalité, conclut M. Fabre, ce fut un homme très près des autres, ni supérieur ni inférieur à la moyenne, très dépassé par les événements auxquels il a été mêlé.

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Émilie Charmy

Nous sommes heureux de saluer, de temps à autre, une exposition de vraie peinture ; aussi nous réjouissons-nous de l'actuelle exposition d'œuvres d'Emilie Charmy, à la Galerie Jeanne Castel.

La peinture de Charmy est tout intériorité et sensibilité : car elle peint pour dire quelque chose et pour évoquer un monde sensible, et non pas pour permettre à certains amateurs de phraséologie de discourir en un jargon parfois creux sur telle ou telle tendance supposée chez un artiste.

Or Charmy n'a aucune tendance : elle possède ce sens du mystère qui permet à des êtres d'exception de recréer un monde qui leur est familier et de nous le communiquer : ainsi agissait un Rembrandt. C'est par des jeux de lumière, par des valeurs qu'on peut à peine définir tant elles sont subtiles qu'Emilie Charmy réalise sur la toile les visions qu'elle a d'un monde qui souvent nous échappe, et dans lequel elle nous fait pénétrer.

Quoi de plus émouvant que ce livre tout auréolé de lumière, présenté ouvert et seul sur la toile ? C'est le mystère de toute la poésie du monde, de toutes les connaissances humaines ; c'est la page blanche de Mallarmé, évocatrice d'un monde merveilleux et sans cesse renouvelé parce que cette page blanche contient en elle l'univers. Ou voici un glaive posé sur un tapis : élégance et cruauté sont suggérées là avec un vague souvenir d'orientalisme, on songe à Delacroix et nous en sommes si loin pourtant : art de novateur qui évolue toujours en fonction de la grande tradition...

Les portraits sont saisissants : qu'il s'agisse du fils du Glaoui de Marrakech, de Mme Roland Dorgelès ou de Georges Bouche, le caractère du modèle est conçu avec une intensité étonnante ; les détails sont éliminés, comme chez Lautrec, et seuls les éléments essentiels qui expriment l'être dans ce qu'il a de plus personnel, de plus intime sont décelés par l'œil scrutateur de Charmy.

Nus ou paysages, chats de Siam ou intérieurs, fleurs ou natures mortes, tout est d'une variété expressive, personnelle, et toujours l'élément poétique et sensible apparaît, se dégage, triomphe.

Saluons en vous, Emilie Charmy, *Celui...*

Qui plane sur la vie et comprend sans [effort
Le langage des fleurs et des choses muettes.

MAURICE SÉRULLAZ.

Emilie Charmy : « Portrait de Mme Roland Dorgelès ».

LE CERCLE PAUL-VALÉRY

Sous la présidence d'honneur de la veuve de l'illustre poète et sous la présidence de M. Raymond Bayer, professeur à la Sorbonne, le Cercle Paul-Valéry est un cercle privé international qui se consacre à la présentation et à la discussion d'œuvres contemporaines. Récemment Serge Lifar a fait au cercle une causerie sur la danse, accompagnée par la présentation de trois étoiles qu'on voit sur notre photographie avec le célèbre chorégraphe (de gauche à droite : Mlles Clavié, Lafon et Nina Vyroubova).

UNE SOIRÉE VICTOR HUGO

La Société historique d'Auteuil et de Passy, que préside Mme Bechau la Fonta (à droite sur notre photographie), a organisé récemment, dans la salle des fêtes de la mairie du XVIe arrondissement, une séance consacrée à *Victor Hugo romancier*. Mme Elisabeth de Gramont et le poète Fernand Gregh, disciple et historien fervent de Victor Hugo, étaient les conférenciers, fort applaudis, de cette soirée.

LES SPECTACLES

UN SUCCÈS MONDIAL
«VIOLETTES IMPÉRIALES»
en même temps qu'à
PARIS A MOGADOR
TRIOMPHE DANS 3 CAPITALES

La « Dernière Heure » de BRUXELLE dit:
...La mise en scène remarquable — due au Spécialiste des réalisations à grand spectacle qu'est Henri VARNA—la richesse, le luxe des costumes et la splendeur des décors, au dire des bons vieux habitués du Théâtre, il y a longtemps - pour ne pas dire jamais - qu'on n'avait vu réalisation aussi fastueuse...

TH. des VARIETES
N'ÉCOUTEZ PAS, MESDAMES !
avec
SACHA GUITRY

AVANT LE DÉPART DE PATACHOU POUR L'ESPAGNE

Au cours de son voyage d'études en France, M. Jésus Plaza, l'éminent avocat de Madrid, a rencontré quelques-uns des artistes en renom de la capitale. On le voit ici en conversation avec Patachou, qui va aller bientôt se faire applaudir en Espagne.

LE LANCEMENT DU « HENRI-POINCARÉ »

Un nouveau bâtiment de la fameuse « série des Savants », de la Compagnie des Chargeurs Réunis, a été lancé aux Chantiers de Saint-Nazaire-Penhoët : il s'agit du paquebot de 12.000 tonnes *Henri-Poincaré*, qui glorifiera sur les mers le nom de celui que Paul Painlevé put surnommer « le cerveau vivant des sciences rationnelles ».

Long de 163 mètres, ce bâtiment transportera, sur la ligne Marseille-Indochine, cinq cent quarante et un passagers à la vitesse de 18 nœuds.

VITESSE ET IMPRESSION

Notre collaborateur J.-P. Flad, dans son article sur les machines à calculer au Salon de l'équipement de bureau (numéro du 25 octobre), tout en constatant la vogue croissante de la *Divisumma*, avait cru pouvoir lui imputer une certaine lenteur de fonctionnement. La maison qui construit cette machine nous fait remarquer que sa vitesse est conditionnée par sa caractéristique principale, qui est l'impression.

C'est parce qu'elle imprime qu'elle va moins vite que telle autre. Cet inconvénient apparent est en réalité un avantage puisque le fait d'obtenir des calculs imprimés évite, au moment du contrôle, la répétition des opérations.

UN « STYLOMINE » QUI N'ÉTAIT QU'UN PORTE-MINE

Notre rubrique « Petites Inventions et Techniques nouvelles » du numéro du 30 août contenait une information relative à un *Stylomine perfectionné*. Les Etablissements *Stylomine* nous font remarquer que, leur nom étant une marque déposée, il ne peut être employé que pour désigner les articles de leur fabrication. Il convenait donc ici d'employer le terme porte-mine.

LES DISQUES NOUVEAUX

(Musique viennoise)

Sous le titre *Concert Johann Strauss*, la firme Decca présente sur une face de disque la valse *Sang viennois*, les polkas *Piefke und Pufke* et *Fritsch Fratsch*; au verso figurent : *Aimer, boire et chanter*, *Annen* et *Mouvement perpétuel*. Les deux grands orchestres de Londres ont enregistré ces pièces, sous la direction ardente du maître Josef Krips, avec l'élan, la précision et la légèreté voulus.

Madame W.-L. Landowski, dont nos lecteurs apprécient chaque semaine les critiques qu'elle consacre aux émissions radiophoniques, fera prochainement deux conférences à la salle Chopin-Pleyel :

Le 15 novembre, à 15 heures, sous la présidence de M. Paul Léon, de l'Institut, Mme Landowski parlera de Randall Thompson et de Virgil Thomson ;

Le 29 novembre, à 15 heures, son exposé sera consacré à Deems Taylor.

NÉCROLOGIE

Louis Rollin

Député de Paris, ancien ministre, Louis Rollin est mort victime d'une embolie. Il était né en 1879 à Uzerche (Corrèze), et les nombreux originaires du Plateau Central qui habitent la capitale savent quelle fidélité il avait conservée à son terroir natal. Avocat à la cour d'appel de Paris, il entra dans la politique comme conseiller municipal de Paris. Il fut élu pour la première fois député en 1919. Il représentait à la Chambre le Ve arrondissement, et ses électeurs le renvoyèrent constamment au Palais-Bourbon jusqu'en 1939. Pendant ces vingt années, il appartint plusieurs fois au gouvernement. Ministre du Commerce en 1931-1932 dans les cabinets Laval et Tardieu, ministre des Colonies (1934-1936) dans les cabinets Doumergue, Flandin, Bouisson et Laval, il fut enfin ministre du Commerce dans le cabinet Paul Reynaud de 1940.

Pour avoir voté les pleins pouvoirs au maréchal Pétain, il fut déclaré inéligible. Mais les services qu'il avait rendus à la Résistance le firent relever de cette inéligibilité et, en 1946, il fut élu comme républicain indépendant dans le premier secteur de la Seine, qui le réélut le 17 juin 1951.

Spécialiste des questions du loyer et de la propriété commerciale, M. Louis Rollin s'employa avec un zèle égal à la défense des petits commerçants, à celle des enfants malheureux et au relèvement des détenus, obtenant notamment la suppression des bagnes militaires. Il était officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre. Sa mort va donner lieu à une élection au scrutin majoritaire à deux tours dans le premier secteur de la Seine.

Louis Verneuil

Si la fin tragique de Louis Verneuil n'a pas surpris ceux qui avaient pu observer les crises de neurasthénie auxquelles il était en proie depuis quelque temps, cette disparition subite n'en a pas moins douloureusement frappé ses nombreux amis.

De son vrai nom Louis Collin du Boccage, Louis Verneuil était né à Paris le 14 mai 1893. Sa première pièce, *Hautes Etudes*, était en un acte. Il l'écrivit en 1912 et la fit suivre de toute une série d'œuvres de même importance. C'est seulement en 1915-1916 qu'il vint à la pièce en trois actes avec *la Charrette anglaise*, en collaboration avec Georges Berr. Le succès ne devait plus le quitter, car, s'il connut quelques demi-réussites, la plupart de ses comédies tenaient l'affiche pendant des mois. On en vit représenter jusqu'à quatre à la fois : en 1924, *Lison* se jouait au Daunou, *Pile ou face*, au théâtre Antoine, *En famille*, au théâtre de l'Avenue, *la Joie d'aimer*, au Gymnase. Parmi ses plus gros succès citons encore *Pour avoir Adrienne*, *Mademoiselle ma mère*, *l'Amant de cœur*, *le Fauteuil 47*, *l'Amant de Mme Vidal*, etc.

Marié, de 1919 à 1924, avec Mme Lysiane Bernhardt, petite-fille de la grande Sarah, remarié, en 1937, avec Mlle Germaine Feydeau, fille de Georges Feydeau, Louis Verneuil avait entre temps — de 1924 à 1933 — été marié avec la grande comédienne Elvire Popesco. Il l'avait révélée au public parisien. La fidèle amitié qui les unissait avait survécu à leur séparation, et le jour où l'on retrouva le corps sanglant de Louis Verneuil « Nina » n'entra pas sur la scène des « Bouffes-Parisiens ».

RENDONS A PITOËFF...

Dans le titre de la double page que nous avons consacrée à Gaston Baty à l'occasion de sa mort nous avons cité Jacques Copeau parmi les quatre du cartel. M. Jean-Jacques Bernard nous fait observer avec raison que si Copeau fut un précurseur, il ne fit pourtant pas partie des quatre. C'est le nom de Pitoëff qu'il convient d'ajouter à ceux de Baty, Dullin et Jouvet. Nous devions cette rectification à tous ceux qui conservent le souvenir de « cet être un peu surnaturel », comme l'appelle joliment J.-J. Bernard, que fut Georges Pitoëff.

SUVRETTA HOUSE

ST./MORITZ

Pension depuis 30 Francs Suisses par jour.

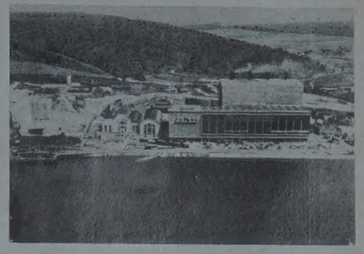
SUVRETTA HOUSE ST./MORITZ

LÉGION D'HONNEUR

L'ambassadeur de France à Washington, M. Henri Bonnet, a remis la Légion d'honneur au célèbre chef d'orchestre Eugène Ormandy, qui dirige l'Orchestre de Philadelphie. On sait qu'Eugène Ormandy a fait récemment un séjour en France, au cours duquel il a conduit avec un succès éclatant plusieurs orchestres.

Le commandant L'Herminier a été élevé à la dignité de grand-croix ; le lieutenant-colonel Borreill, commandant du bataillon français de Corée, a été promu officier.

SURPLUS D'ÉDITEURS Livres neufs à partir de 30 fr. (valeur 300 à 500 fr.). Catalogue 2.500 titres c.2 timbres GRANDE LIBRAIRIE FRANÇAISE (s.406), 106, Bd Gambetta, NICE.



La nouvelle usine d'YAINVILLE, en Seine-Inférieure. Il est intéressant de comparer la taille importante des bâtiments neufs (à droite) et les dimensions beaucoup plus modestes de l'ancienne centrale (à gauche).

Il est donc indispensable de poursuivre l'équipement du réseau national d'énergie électrique. Le problème de nos ressources énergétiques est d'ailleurs un des plus importants de l'heure présente. Il a été exposé au Conseil économique (séance du 23 juillet dernier) par M. Taix. Celui-ci, dans un rapport remarquable et qui a motivé de nombreuses observations de ses collègues, a conclu à une triple obligation : poursuivre une politique très stricte d'économie de nos ressources énergétiques, développer l'extraction charbonnière et l'équipement hydroélectrique.

Il est évident que ce problème d'équipement est en étroite liaison avec le problème financier (E. D. F. n'a pas d'ailleurs à se préoccuper seulement des ressources hydroélectriques). Les crédits d'investissements devraient suivre un rythme parallèle à l'accroissement de la consommation. Or il n'en est rien, et pour des raisons nombreuses et connues un resserrement sensible s'est manifesté. Aussi les dépenses des travaux neufs accusent-elles une baisse qui se traduit ainsi : 1949, 181 milliards ; 1950, 153 milliards ; 1951, 126 milliards.

Dans les conditions présentes, la sagesse commande de mobiliser au maximum les ressources du pays en eau et en charbon et de n'éliminer aucun moyen de financement. Il importe même, devant les réserves de l'épargne, de montrer un esprit inventif et d'offrir aux capitaux qui hésitent à s'investir des modalités neuves. C'est ce que vient de faire E. D. F. en lançant l'émission dite des « Parts de production », dont la formule a été favorablement accueillie dès qu'elle a été annoncée. On connaît maintenant le mécanisme de cet emprunt. On sait qu'il assure au souscripteur d'une part de production un revenu annuel équivalant au prix de vente moyen de 100 kWh pendant l'année écoulée. En d'autres termes, on a cherché, comme l'a fort bien expliqué M. Villadier, directeur-président du Comité financier d'E. D. F., à offrir un investissement conforme à leurs désirs aux porteurs de capitaux qui recherchent une garantie de leurs fonds dans ce qu'on peut appeler « l'épargne marchandise ». Cela vaut aussi pour ceux qui achètent immédiatement ce qu'ils acquerraient plus tard s'ils avaient la possibilité d'accumuler sans risque leur pouvoir d'achat. Or la part de production est précisément un véritable accumulateur du pouvoir d'achat. Elle constitue en somme une sorte de contrat d'abonnement à capital réservé. Si ce contrat est annulé avant son terme normal, le remboursement est acquis avec, en tout état de cause, la garantie d'un minimum égal au prix d'émission de la part. Mais ce remboursement peut atteindre une somme bien supérieure puisque la valeur de rachat est fixée à vingt fois le droit payable dans l'année où a lieu ce rachat. Le minimum étant assuré, le porteur n'éprouvera aucune crainte quant à la conservation de son capital.

Faire participer le prêteur aux résultats des investissements qu'il a permis de réaliser, l'associer par conséquent à la vie de l'entreprise, telle est l'originalité de la formule « Part de production ». Son intérêt n'a pas échappé au public. Le développement de l'équipement énergétique du pays dépend dans une large mesure du succès de la Part de production.

René Parnay.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

LA SERVANTE CHAUFFANTE A.F.

vous le permet, grâce à son étuve calorifugée (munie de deux plaques chauffantes de 125 watts tenant plats et assiettes au chaud à portée de votre main) et à ses tiroirs bien compartimentés pour 120 pièces d'argenterie.

UN SEUL GESTE ET SANS QUITTER VOTRE CHAISE, LA TABLE EST SERVIE ET DESSERVIE.

3 modèles : NORMALE, FERMEE, à ABATTANTS.

Documentation et vente exclusive chez

A. FOURNIER & Cie
62, Rue St-SABIN, PARIS XIe - ROQ 43-50
EXPÉDITIONS : PROVINCE, COLONIES, ÉTRANGER

LA SEMAINE HIPPIQUE

CONJUGAISON FRANCO-BELGE

Au cercle de l'Étrier

L'ACTIVITÉ hippique a repris à « l'Etrier », sous la direction du colonel de Rolland. Dernièrement le Cercle prêtait ses pistes à la société Saint-Dominique. Au palmarès, le Cercle de France galopa en tête de onze sociétés. Dans les couplés, M. et Mme Hervé furent classés premiers, et M. Mermet s'adjugea la coupe du colonel Solborg devant quarante-sept partants, sans faute, sur Atomic, en 1'21". La troisième manche du concours pour S. H. R. et U. vit le succès de la Société de Paris, *ex æquo* avec le Cercle Roussel.

Le barrage individuel fut favorable à Mme Hérail, indemne en 38" avec Sonia.

Enfin, l'épreuve réservée aux membres du Cercle revint à M. Sole, en 1'18".

Parmi les personnalités présentes nous avons noté : M. Goldberger, M. Hollier-Larousse, Mme Naudin, le colonel Gilis, M. Didsbury, etc.

A Bruxelles

SANS doute est-il trop tard pour parler encore d'elle... de cette réunion de Bruxelles qui prit la suite du Jumping de Paris.

Mêmes règlements, mêmes éléments ! J'allais dire même atmosphère.

Toutefois le ton du hall du Schaerbeeck serait plus mondain que celui de notre palais des Sports.

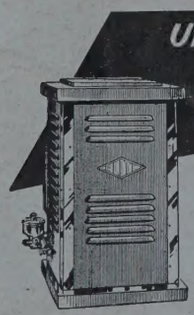
Comme concurrents on retrouvait les leaders de Paris. Mais si Mlle José Bonnaud, la triomphatrice du boulevard de Grenelle, remporta l'épreuve de début, qualifiée du reste Grand Prix, elle dut céder sportivement la place, dans la compétition finale, à sa camarade britannique Miss Pat Smythe, montant Tosca et Prince Hal dans une échappée sans réplique en 1' 11" 3/5. Au nombre des gagnants, Mlle Mahieu (Belgique), sur Presto, qui fut trois fois premier, le comte de Maillé, M. Calmon et le colonel Llewellyn (Grande-Bretagne), agile et rapide avec Monty. Le Syndicat d'initiative et notre confrère *le Soir* patronaient le concours. Le général baron de Trannoy, le général comte de Meeus d'Argenteuil, le chevalier de Menton de Horne, le marquis de Murga, etc., présidaient les comités ou le jury.

TRÉ-HARDY.

LE MARCHÉ FRANÇAIS 1952

SOUS ce titre vient de paraître aux éditions Vendre, 6, rue de l'Isly, Paris, VIIIe, un travail qui rassemble toutes les statistiques, officielles ou privées, dont aucune entreprise ne peut désormais se passer sans dommage : population, décomposée suivant l'habitat, le sexe, l'âge ; bénéfices industriels et commerciaux, bénéfices agricoles, revenus, taxe sur les transactions, etc. Pour toutes les villes de France, de l'Afrique du Nord et de la Sarre les chiffres qui sont donnés permettent de mesurer les possibilités d'écoulement. Le tout est complété par des tableaux et des cartes donnant des renseignements précis sur toutes les ressources publicitaires de chaque région.

RHUM des "Plantations" SAINT-JAMES
DIGESTIF
GROG CHAUD
PUNCH GLACÉ
MAISON FONDÉE EN 1848



UNE REVOLUTION DANS LE CHAUFFAGE

LE FAMEUX POÊLE A MAZOUT
ELITE
RÉGULATEUR AMÉRICAIN

LE SEUL SANS AUCUN NETTOYAGE
SANS ODEUR
SÉCURITÉ ABSOLUE
GARANTIE 1 AN

LE FUEL OIL EST LE COMBUSTIBLE LE PLUS ÉCONOMIQUE.
SON SERVICE EST ASSURÉ A DOMICILE.

SIÈGE SOCIAL : 1, RUE LORD-BYRON, PARIS-8e - BAL. 14-82
VENTE : 91, RUE de PRONY, PARIS-17e - CAR. 07-51
163, Bd de la VILETTE, PARIS-19e - NOR. 18-40
CROUZY-MULLER : 25, RUE LOUIS LENOIR, VILLIERS-s-MARNE (S. O.) - TÉL. : 43
S. A. M. A. : 13, Bd de LEVALLOIS (PROLONGÉ) à LEVALLOIS - PER. 44-40

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Vente au Palais de Justice de Paris, le samedi 29 novembre 1952, à 14 heures

IMMEUBLE A PARIS

(8e ARRONDISSEMENT)

81, Boulevard Haussmann

Contenance : 480 mètres environ

Mise à Prix : **18.000.000** de francs

S'adresser à Me GROLOUS, avoué, rue de Penthièvre, n° 3, à Paris ; Mes René LAURENT, Marcel JARRY, FAURE, LOUVET, NOUEL, REGNAULT, avoués ; COLLET, DE RIDDER, COTTENET, PICARD, ADER et ESTIENNE, notaires à Paris.

VOUS VOUS DEVEZ DE CONNAÎTRE **TANGER** OÙ VOUS TROUVEREZ :
LE PITTORESQUE DE L'ORIENT ET LE CONFORT DE L'OCCIDENT

TANGER !! VILLE DE TOURISME PAR EXCELLENCE, POSSÈDE :
UN CLIMAT MERVEILLEUX, ÉTÉ COMME HIVER
DES MAGASINS BIEN ACHALANDÉS
40 HOTELS TRÈS CONFORTABLES

Demandez dépliant à l'Office du Tourisme - TANGER (Maroc).

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.